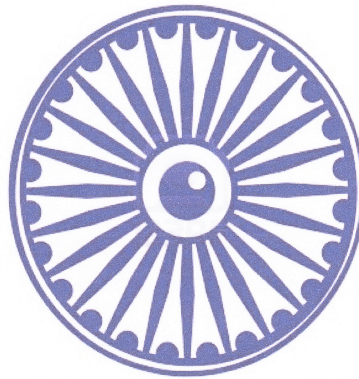


Rémi Guevara



Le coq et la roue



Roman

www.plelg.fr

Tous droits réservés - 2020 - Rémi Guevara

Oeuvre déposée à la SGDL

La petite librairie en ligne gratuite - www.plelg.fr

Rémi Guevara

Le coq et la roue

*

Roman

Je m'appelle Tipû, j'ai seize ans. Je tiens mon nom de Tipû Sahib, le grand sultan de Mysore qui s'est battu contre les Anglais à la fin du dix-huitième siècle. J'habite en Inde, oui. Si je suis Indien ? Non, je suis Français... C'est une histoire compliquée... Que vous allez bientôt découvrir, car je veux vous raconter ce que fut ma vie entre dix et douze ans, pour apporter mon témoignage. Auparavant, juste une chose : mon prénom se prononce *tipou*, pas *tipu* !

Remontons maintenant dans le temps.

1

Ma famille est originaire de Pondichéry, et y vit depuis la nuit des temps. J'habite avec elle une belle maison trop grande pour nous ; il y a douze chambres ! Mon arrière-grand-père y tenait un hôtel, voilà pourquoi. Il est mort il y a quelques années, très vieux, bien fatigué. C'est grâce à lui que nous sommes Français. Moi, je dirais plutôt "à cause de lui" : comme si ce n'était pas assez d'apprendre l'hindi en plus du tamoul, et l'anglais aussi, il faut étudier le français ! Ce n'est pas obligé, j'ai des tas de copains français qui ne le parlent pas, ni leurs parents, et c'est à peine si leurs grands-parents annoncent encore des fables de La Fontaine ! Et pourtant, sur leur carte d'identité, c'est bien marqué qu'ils sont Français, comme vous et moi ! Enfin, comme vous surtout, parce que, moi, j'aurais préféré être Indien ; ça tombe sous le sens, puisque je suis né et que je vis

en Inde ! Et que rien ne me différencie physiquement des petits Indiens de mon âge...

Ce que j'aime avant tout, c'est jouer au cricket sur la plage. Tous les jours après l'école, sur le coup de trois heures, on se retrouve près du monument de Gandhiji et c'est parti pour une heure de match serré ! Après, on se baigne pour se rafraîchir, parce qu'il fait toujours très chaud, même en hiver. Ce qui m'insupporte le plus : travailler les maths ! Ça ne me dérangerait pas de ne rien faire comme mon copain Ghalib, d'attendre que ça se passe et d'avoir de mauvaises notes. Mais comme le maître est mon oncle Jeanne d'Arc, qui habite avec nous dans la grande maison, il me cafterait et on ne me lâcherait plus ! J'imagine que ça doit vous paraître drôle que mon oncle s'appelle Jeanne d'Arc... Quand les cousins de David Marius, qui habitent en Métropole, sont venus ici en vacances, ils s'étranglaient de rire en apprenant nos patronymes. Ils essayaient bien de se retenir au nom du respect qu'on doit aux gens, mais ils avaient les yeux pleins de larmes quasiment toute la journée. A nous, nos noms sont tellement familiers qu'ils ne nous semblent absolument pas cocasses... Ce sont nos ancêtres qui les ont changés à la fin du dix-neuvième siècle pour manifester qu'ils étaient Français, et ils ont souvent choisi ceux de héros nationaux ou de grands auteurs, comme pour la famille de mon copain Rajiv Racine. Celui de mon oncle Cédric, Cédric Jeanne d'Arc, est un des plus répandus de Pondichéry ; c'est la Pucelle qui serait surprise de se savoir autant de descendance ! Mon grand-père m'a dit qu'autrefois nous nous appelions Coutamourty. Il reste des Coutamourty de cette ancienne époque, ce sont des cousins très éloignés qui habitent à l'ouest de la ville, et nous nous saluons quand nous nous croisons. Mon arrière-grand-oncle Jean-Jacques a repris aussi le vieux nom tamoul, car il n'a pas voulu rester Français après la cession du territoire à l'Inde. Ça a été le début de la brouille familiale, pour des motifs politiques mais aussi pour des raisons d'argent, car les allocations et les retraites des Français sont dix fois plus élevées que celles des Indiens. Et, puisqu'ils sont citoyens français, beaucoup de Franco-Pondichériens partent s'installer en Métropole, comme mon grand-oncle Jean-Louis qui est juge

à Bordeaux, ou bien vont y étudier et reviennent, comme ma tante Candida, qui est professeur de mathématiques au lycée français. Mon père aussi a fait une partie de ses études de médecine à Paris, et, de temps en temps, dit qu'il aimerait bien repartir là-bas ; mais je ne prends pas ça très au sérieux car ma mère est originaire du Karnataka et ne parle même pas le français.

C'est lorsqu'il a eu son premier poste, à Bangalore, qu'il l'a rencontrée. Coup de foudre et mariage d'amour. Les familles étaient contre, mais c'est le consul français de Pondichéry lui-même qui les a mariés, par dérogation spéciale ! De temps en temps, je joue au mariage avec mes cousines Jeanne d'Arc, et nous reconstituons la cérémonie. Macha tient le rôle du consul, dans le frac de notre arrière-grand-père et avec une paire de moustaches faite au bouchon, Olga joue les deux témoins à la fois, et Irina, trop petite pour apprendre un vrai rôle, tient celui de ma mère qui n'a qu'un mot à dire, en réponse à la question traditionnelle :

« Chandrakala Navasundi, voulez-vous prendre pour époux François-Marie Voltaire, ici présent ?

— Oui. »

Ensuite, Macha se drape dans un tissu safran et dessine un tilak entre ses sourcils, Olga s'engouffre dans la robe d'avocat de Grand-père, qui ressemble à la soutane d'un curé, et nous improvisons les deux bénédictions religieuses en même temps. De temps en temps, Mamie Delphine, alertée par les chants, vient voir ce que nous faisons, et rit doucement ; elle nous dit que nous avons bien de la chance de pouvoir être si irrévérencieux, et de ne pas avoir peur de la religion ! Evidemment, quand on est un Voltaire ! On voit bien qu'elle, de naissance, c'était une Dieudonné ; s'appeler Voltaire, elle n'a jamais vraiment pu s'y faire !

Quand nous sommes plus nombreux, quand par exemple Rajiv, David et Ghalib viennent le mercredi à la maison, nous jouons à "L'hôtelier et ses clients". Du Grand Hôtel de Suez et Marseille, il reste encore le long comptoir de la réception et le téléphone intérieur fonctionne toujours. La famille a beau occuper six chambres pour dormir, plus celle qui sert de bureau à Grand-père et celle qui est toujours prête pour Zadig quand il passe nous voir à l'improviste, il en reste

trois ou quatre pour s'amuser. Dans l'hôtellerie, chacun le sait, la langue qu'il faut savoir parler est l'anglais.

« Good afternoon, Madam, Sir. Welcome to the Grand Hôtel de Suez and Marseille. What kind of room would you like ?

— We want a double room with a large bed, and a... a.... berceau for the baby.

— A CRADLE! You want a cradle ! Let me see... Oh yes ! Room number 11 is what you need ! And such a nice view ! Rajiv, take the gentleman and his family to room number 11. »

Souvent, ma mère se joint à nous. Elle fait la cliente insupportable, il y en a toujours une dans un hôtel. Quand le téléphone sonne à la réception, on peut être sûr que c'est ma mère avec une nouvelle fantaisie.

« Good morning, Ma'am. May I help you ?

— There is a tiger in the bathroom !

— Impossible !

— The customer is always right. Come and kill the tiger, quick ! »

Et c'est mon vieux tigre en peluche que l'on trouve assis dans la baignoire !

Je crois que ma mère s'amuse encore plus que nous ; elle s'ennuie beaucoup la plupart du temps, car son tamoul n'est pas assez bon pour qu'elle puisse travailler en ville. Et même si elle est devenue Française depuis son mariage, le français, elle le baragouine à peine. Pauvre Maman ! Elle n'est pas très douée pour les langues ! Non, j'exagère ! Elle parle le kannada, la langue de l'Etat du Karnataka, l'hindi et l'anglais. Mais dans le Tamil Nadu, personne ne parle le kannada, et l'hindi n'a jamais vraiment percé comme langue officielle. Reste l'anglais, qu'elle parle très bien, et avec lequel elle communique exclusivement avec mon père. C'est leur langue intime à eux.

Comme c'est dommage que l'hôtel ne fonctionne plus ! Mon grand-oncle Jean-Marie, qui secondait Papou, mon arrière-grand-père, aurait dû lui succéder, quand celui-ci aurait été trop vieux pour tenir les rênes de l'établissement ; mais il est mort à trente-huit ans, brutalement. C'était un hôtel très ancien et très renommé, ouvert juste après l'inauguration du canal de Suez, le 17 novembre 1869. L'article

de l'Illustration, avec sa reproduction du tableau montrant l'arrivée du yacht de l'Impératrice Eugénie devant les tribunes empanachées de drapeaux tricolores, avait été soigneusement découpé et jaunit doucement dans son cadre empoussiéré, suspendu derrière la réception. Le canal a permis aux bateaux à vapeur de réduire de moitié le temps de transport du coton jusqu'à Marseille ; c'était une aubaine extraordinaire pour Pondichéry et le commerce se développa immédiatement. Mon ancêtre, qui ne s'appelait pas encore Voltaire, mais Coutamourty, l'avait pressenti et acheta un grand terrain rue de Suffren avant l'explosion des prix. Il emprunta une grosse somme d'argent et put faire construire un hôtel moderne et confortable, avec l'eau courante et l'éclairage au gaz. En 1930, son fils fit même installer un ascenseur, mais on ne l'a pas fait mettre aux normes, ça ne rimait à rien, puisque l'hôtel est maintenant fermé ; il a servi jusqu'à la mort de Papou, qui peinait à monter les escaliers, et depuis qu'il ne fonctionne plus, ma grand-mère y a mis des fleurs grimpantes.

Papou s'est occupé de l'hôtel jusqu'à ses soixante-quinze ans. Il accueillait toujours tous les clients lui-même et s'enquérail de leurs désirs particuliers ; il disait que si les Français étaient les meilleurs au monde pour la cuisine, l'excellence en matière d'hôtellerie était suisse, et il mettait son point d'honneur à ce que son hôtel fût à la hauteur des standards de ce pays. Il veillait à la blancheur immaculée des draps et des serviettes, à ce qu'aucun trou minuscule ne ruinât l'efficacité des moustiquaires ; il changeait tous les jours les menus. Tous les après-midi à cinq heures, le thé était proposé au salon tandis que le professeur de musique du lycée français s'installait un moment au piano, et tous les samedis soirs, une cocktail party se tenait dans le patio, ou dans la véranda en période de mousson. Tout cela, on me l'a raconté, je n'étais pas né alors. Mais vers la fin, Papou ne marchait plus qu'avec deux cannes et trébuchait dans les couloirs ; ses employés étaient presque aussi vieux que lui et les clients étaient rares dans cet hôtel mal tenu qui périclitait. Son fils aîné, mon grand-père Jean-François, y mit le holà : il fit partir à la retraite le cuisinier, les serveurs et les femmes de chambre, ne gardant que la plus jeune, qui n'avait que cinquante ans, et vint s'installer là

avec sa femme et ses trois enfants. Puis, ma tante Candida se maria, et la maisonnée s'accrût de mon oncle Jeanne d'Arc et d'une petite fille tous les deux ans. Enfin, mon père revint du Karnataka, avec ma mère et moi, Tipû, le petit tigre de Mysore. C'est Papou qui m'apprit le français. Il me prenait sur les genoux et me lisait des contes dans de vieux albums illustrés. Les images faisaient comprendre les mots, et, peu à peu, les mots n'eurent plus besoin des images pour être compréhensibles. Comme Papou avait été à l'école de la Troisième République, avec des instituteurs qui venaient de la Métropole enseigner quelques années dans les Comptoirs indiens, son français était d'une correction, d'une précision, d'une pureté, exemplaires. Grâce à lui, je savais lire à cinq ans et entrai directement en cours élémentaire, sautant l'année de préparatoire.

2

Qu'est-ce que j'ai pu pleurer quand je suis entré à l'Ecole Française ! Jusque là, j'allais à la maternelle de Temple Road, avec les petits Indiens ; j'ai dû quitter tous mes camarades. Je ne comprenais pas ce qu'elle avait de mieux, cette école, ni quel était l'intérêt d'étudier en français plutôt qu'en tamoul. Je ne le comprends toujours pas. Pour moi, le français était la langue des contes, une langue consacrée aux belles histoires, une suite de mots parfaitement choisis, qui débutait toujours par la formule magique "Il était une fois", et qu'on ne pouvait prononcer sans un léger frisson. Ce fut un choc de découvrir qu'elle servait aussi à réciter les tables de multiplication et à expliquer la reproduction des plantes. Mes maîtres et mes nouveaux camarades, pour la plupart des enfants d'expatriés, la parlaient sans y faire attention, sans réfléchir au choix des mots, en bavards, sans doute parce que c'était leur langue maternelle. Je m'exprimai bientôt de la même manière automatique, parlant le français presque sans y prendre garde, mais il me restera

heureusement toujours ce *presque*, cette toute petite distance avec les mots, comme si j'utilisais les tons d'une palette de couleurs pour composer mes phrases. Depuis que Papou est mort, il n'y a plus personne qui le parle de la même manière que moi, seulement les livres, je veux dire les bons livres. Pour savoir si un livre est bon, le test est facile : si la voix de Papou résonne imperceptiblement dans ma tête quand je lis, c'est que le livre est bon ; si elle se tait, le livre n'est pas bon, et je le referme, ou bien je le lis le plus vite possible si c'est pour l'école.

Il n'y a pas longtemps, j'ai découvert que l'école française était payante et très chère : près de cent mille roupies par an, beaucoup plus encore pour le collège et le lycée. Je suis rentré à la maison très fier de moi : j'allais demander à retourner à l'école indienne et permettre ainsi à mes parents une considérable économie. Il n'y aurait qu'un nouvel uniforme à acheter, quelques livres, et puis plus rien : scolarité gratuite. Ouille ! Qu'est-ce que j'ai entendu ! Que toute la famille était allée au Lycée Français de la rue Simonel, les Voltaire, les Dieudonné, les Jeanne d'Arc, tout le monde ! Que Pondichéry était un symbole, "une fenêtre ouverte sur la culture française" selon les propres termes du pandit Nehru ! Que c'était donc une question d'honneur d'aller à l'Ecole Française lorsqu'on était Français ! Que le coût de mes études n'était pas mon problème et que, de toute manière, il y avait des bourses ! Quand j'ai demandé si les Dimanche et les Jeudi, qui n'envoyaient pas leurs enfants à l'Ecole Française, étaient des gens sans honneur, mon père faillit me donner une claque. Il hurla en tamoul qu'il savait mieux que moi ce qui me convenait, et que je n'avais pas à répliquer ! Je m'apprêtais quand même à suggérer qu'il ferait bien alors de faire suivre à ma mère des cours à l'Alliance française parce que son français était une disgrâce, lorsqu'un concert de klaxons retentit dans la rue juste devant la maison : c'était Zadig et son habituelle arrivée en fanfare !

Mon oncle Zadig a vingt-huit ans ; c'est le chanteur soliste du fameux groupe de Vedic Metal, "The Devil's Resurrection". On ne le voit pas très souvent parce qu'il habite Mumbai avec ses musiciens. Ils font des tournées dans toute l'Inde, et

même à l'étranger. Depuis huit ans que le groupe existe, ils ont produit cinq disques, ce qui est *énorme* ; mon préféré est "Back to darkness", à cause de la ligne mélodique très douce qui me fait penser à l'orgue de Notre-Dame-des-Anges. Je crois que même Papou, qui avait connu les débuts du groupe de Zadig et qui n'en disait pas du bien, trouverait ça écoutable. D'habitude, Zadig vient seul, mais cette fois-ci ils sont là tous les cinq : Sahil, Daniel, Viru, Jetesh alias "Mephisto", et lui. Ils ont participé au "Last Band Standing" de Chennai, et ils ont besoin de se reposer, de recharger les batteries comme dit Mephisto. Ils dorment jusqu'à midi, puis lézardent sur la plage ou boivent des bières dans les cafés climatisés de la ville ; mais ils sont tous là pour le dîner, rasés de frais et les cheveux nattés. Ils ont écrit une adaptation de la Marseillaise qu'ils nous ont fait écouter un soir, et ils reviendront dans trois mois la jouer au consulat pour la garden-party du quatorze juillet. Mamie est aux anges car Zadig a toujours été son préféré. Et Grand-père m'a dit :

« Tu vois, Tipû, Zadig lui-même est allé au lycée français sans broncher... Alors ? »

Et puis, ce fut la dernière ligne droite avant les vacances : derniers devoirs, conseils de fin d'année... Dans chaque classe, les élèves organisent une petite fête et se cotisent pour faire un présent au maître ou à la maîtresse, qu'ils ne reverront plus. Je parle pour les autres, qui n'ont pas la malchance que leur instituteur soit aussi leur oncle ! Mais je n'ai pas voulu faire de vagues, j'ai donné mon billet de vingt roupies et mes directives pour le cadeau ; avec l'argent, on a acheté le roman sur Limonov, une bouteille de vodka, et du Coca pour nous. Les filles ont confectionné un gâteau russe à partir d'une recette que j'avais trouvée dans le vieil Escoffier de Papou. L'oncle Cédric nous a lu des contes russes et, après deux ou trois petits verres de vodka pour faire descendre le gâteau, nous a chanté des chants de l'Armée Rouge. Je reprenais les refrains avec lui, car je connais tout ça par cœur. A la fin de l'après-midi, nous étions tous très tristes et nous nous sommes donné de grandes accolades comme si nous n'allions plus jamais nous revoir. Et enfin, enfin, ce furent les vacances !

Il ne fallait pas perdre de temps. Dès sept heures du matin, après un bol de café au lait, une assiettée de dahl et la moitié d'une papaye, j'enfourchais mon vélo pour rejoindre mes deux meilleurs amis, Dhêvan et Vîramani, qui étaient en vacances depuis un mois et allaient reprendre la classe à l'école tamoule début juin. Nous nous retrouvions à côté de la gare, au bout du canal qui sépare le quartier français de la ville indienne, et en route pour le club de voile de Pondichéry ! Ça commençait par une heure de cours, où on nous apprenait les vents, les voiles, et comment manier son bateau ; puis on nous lâchait sur nos optimistes dans le bras de mer qui entre dans les terres par un isthme étroit à côté du port de pêche. Vers midi, épuisés, nos embarcations tirées sur la plage, nous mangions nos provisions et nous faisions la sieste sous les banyans. Après avoir rendu les bateaux, retour en ville pour un nième match de cricket ou pour voir un film à la séance de l'après-midi du Big Cinema de la rue Kamaraj. A six heures, nous nous séparions et je rentrais à la grande maison, où ma mère m'envoyait à la douche ; nous dinions tous ensemble et zou ! Lave-toi les dents, brosse-toi les cheveux, et au lit !

D'habitude, au mois de juin, mes parents et moi partons tous les trois dans le Kerala où nous louons un house-boat sur les Backwaters, *for some intimacy*, dit ma mère. Mais cette année, changement de programme : mon père est invité à un colloque de chirurgiens à Paris, et ma mère et moi irons à Bangalore, visiter mes grands-parents maternels que je n'ai pas vus depuis deux ans. Quatre longues semaines ! J'ai essayé de transiger à deux, mais il n'en est pas question ! Que vais-je bien pouvoir faire pendant tout ce temps ?

3

Ce n'était pas si mal au début. Le matin, j'accompagnais ma grand-mère Dipta au marché ; elle ne parle que le kannada et la conversation se faisait avec les mains, avec les yeux, mais ça suffisait pour qu'on se comprenne et qu'elle achète tout ce qui me faisait envie. Puis nous rentrions et je l'aidais à cuisiner pour le déjeuner : chappattis, ragoût d'œufs, toutes sortes de beignets de légumes... Mes grands-parents sont végétariens. Comme ma mère allait tous les après-midi faire du shopping ou rendre visite à ses anciennes copines, mon grand-père Vishnu, qui parle l'anglais aussi bien qu'elle car il a travaillé pour IBM, me faisait visiter la ville. Nous sommes allés au zoo, faire du canot sur le lac Ulsoor, visiter le temple de Shiva et le palais d'été de Tipû Sahib...

C'est au bout de dix jours que tout a dérapé. Ma mère ouvrit la porte de notre chambre, où elle s'était enfermée depuis une demi-heure pour parler avec mon

père sur son portable, et m'appela. Dans son anglais impeccable de journaliste de la BBC, elle m'annonça que mon père avait conclu un contrat de cinq ans pour exercer dans un grand hôpital à Paris, et que nous allions déménager à la fin du mois de juillet. Tout ceci d'un ton impersonnel et sans bouger la lèvre supérieure. Je compris peu à peu que le projet était en train depuis plusieurs mois, et que mes parents avaient attendu que ce soit certain pour m'en parler ; ainsi s'expliquaient les volumineux paquets que ma mère rapportait tous les soirs des emporiums de Brigade Road ou du Forum Mall : elle préparait déjà le départ ! Mes grands-parents étaient au courant, tous les quatre ! Et ma tante et mon oncle ! Et Zadig aussi : c'est pour cela qu'il reviendrait à Pondichéry le quatorze juillet, pour nous dire au revoir ! Une vraie conspiration ! Ce que je ne comprenais pas, c'était pourquoi ma mère semblait s'en réjouir, elle qui ne parlait pas français. Mais elle était en pourparler pour donner des cours d'anglais au British Council, et elle allait pouvoir retrouver son frère Damodar, qui avait émigré en France avec son ami Pravîr, il y avait maintenant douze ans. Ses parents étaient un peu tristes de le voir partir si loin et si longtemps, mais ils préparèrent une fête, où ils convièrent tous leurs amis, pour montrer la chance et la prospérité de la famille.

Moi, je serrais les dents, je ne disais rien. J'attendais que nous soyons rentrés à Pondichéry et j'aurais alors une conversation d'homme à homme avec mon grand-père. C'était lui le chef de la famille Voltaire et si j'arrivais à le convaincre de me garder, mon père se plierait à sa volonté. Je passai le reste du séjour comme un zombie, je n'en ai aucun souvenir ; mon seul ami était un chaton de trois mois qui dormait avec moi, lové contre mon cou, et qui ronronnait très fort. Fin juin, nous reprîmes le bus dans le sens inverse. La route descendait insensiblement du haut plateau vers l'océan, et lorsque je vis son ruban gris frémir au loin, mon cœur se desserra. Je rentrais chez moi. Ce n'était pas possible qu'on puisse m'arracher à tout ça.

Ah bien ! Foutre ! Comme on disait sous la Révolution ! Grand-père était encore plus bouché que les autres ! Tout le monde, dans la famille, était allé

étudier en France ; mes cousines iraient aussi le moment venu. Moi, j'aurai encore plus de chance, j'en profiterai dès le collège. Et il me brossait un tableau idyllique : le travail assidu, l'émulation, la culture française tout autour de soi, dans les bibliothèques, les théâtres, les cinémas, les musées, dans la rue même... Le plaisir d'acheter un pain au chocolat dans une boulangerie, et de le manger en regardant couler la Seine au pied de la Tour Eiffel... Je rétorquai qu'en mangeant mon pain au chocolat je rêverai sans doute à un jus de canne à sucre bien frais siroté en regardant les cormorans pêcher dans les vagues, et que ce qu'il me décrivait n'était pas mon futur mais ses souvenirs. Mais pour me clore le bec, il me rappela que l'école publique était gratuite en France, et que là-bas je n'aurai donc plus le scrupule de coûter cher à ma famille... Il ajouta que Mamie et lui auraient grand plaisir à nous rendre visite, et que je pourrais certainement revenir chaque été pour les vacances, si toutefois je n'avais pas alors d'autres projets.

Quand mon père rentra, il nous montra les photos de l'appartement qu'il avait trouvé, dans le quinzième arrondissement. Il y avait trois chambres, deux salles de bains, une cuisine super équipée, un grand salon ouvrant sur un balcon ; on voyait au loin la Tour Eiffel. Mon père vantait le calme de la rue, l'ascenseur, l'immeuble haussmannien avec son système de chambres de bonnes où l'on pouvait loger des jeunes filles au pair ou des étudiants contre un loyer... Ma mère applaudissait de joie. Je capitulai. Tout le mois de juillet, je le passai à déambuler sur la Promenade en regardant les vieux jouer à la pétanque, jusqu'à l'heure de la sortie des classes où j'allais attendre Dhêvan et Vîramani devant le collège indien. Nous pédalions jusqu'à une plage tranquille au nord de la ville. Ils ôtaient leurs uniformes, les posaient bien pliés sur le sable et nous plongeons dans l'eau tiède. Pour nous sécher, nous jouions à cache-cache entre les longues barques blanches et bleues que les pêcheurs remisaient haut sur le rivage, dans l'attente de la sortie du lendemain. Puis, assis à l'abri contre leurs flancs, nous parlions de ce que nous ferions l'été prochain. Mais nous avons découvert que les vacances scolaires ne coïncidaient pas, adieu les matinées en commun au club de voile ! Nous n'aurions, comme à présent, qu'une ou deux heures volées entre les cours et les

devoirs à préparer, en plus des samedis et des dimanches. Je me rendis compte avec surprise que mes amis étaient curieux de la vie que j'allais mener en France, — alors que moi, non, je m'en fichais complètement —, et même, oui, un peu envieux... Ça me fit une drôle d'impression. Alors que je n'étais coupable de rien, je m'aperçus que j'avais mauvaise conscience et que je cherchais à me disculper. Je prétextai des préparatifs de départ pour interrompre nos réunions et leur fis mes adieux, en promettant d'envoyer souvent des nouvelles.

J'allai avec les autres à la garden-party du consulat pour le quatorze juillet. Tout le monde nous souriait, les expat' nous souhaitaient bon séjour, et nous donnaient des adresses à Paris. Il y eut un feu d'artifice, et pour animer le bal, les Devil's Resurrection se produisirent ainsi que d'autres groupes de rock indien. Le trente juillet, Grand-père nous conduisit à l'aéroport de Chennai et nous prîmes le vol Air France pour Paris.

Qui a dit que Paris était une ville animée ? Notre quartier est désert, presque tous les commerçants sont fermés. Il fait très chaud, à peine moins qu'à Pondichéry, et pas d'océan pour se baigner ; il y a trop de monde dans les piscines et l'eau sent le chlore. Mon père m'a inscrit au collège le plus proche de la maison, comme c'est la règle, et ma mère m'emmène faire des courses pour la rentrée. Les livres seront prêtés par l'école, mais il y a plein de fournitures à acheter. Comme celle du coin est fermée, nous devons aller jusqu'aux librairies du Quartier Latin. C'est loin. Le plus pratique est le métro, mais il y a un changement avec un labyrinthe de couloirs et un escalator qui donne le vertige, et où ma mère a failli tomber à la renverse, son sari s'étant coincé dans le mécanisme des marches. Elle a eu très peur et ne veut plus se déplacer en métro, même avec moi. J'ai pris les choses en mains, et je suis devenu un expert du réseau des bus : pour se diriger, il y a des applications sur les téléphones avec des plans interactifs et le

minutage des trajets. Les bus de Paris, même aux heures de pointe, ne sont pas des boîtes à sardines, comme en Inde ; et personne ne voyage sur le marchepied ou sur le toit ! Par contre, il n’y a pas de bus réservés aux femmes ; mais la plupart du temps, un homme se lève pour céder sa place à ma mère avec un grand sourire, et je m’installe confortablement sur ses genoux tandis que le monsieur aimable tente d’entamer la conversation. Ça s’appelle la galanterie. Encore quelque chose qui n’existe pas en Inde !

Ma mère a découvert avec stupéfaction qu’il n’y a pas d’uniforme dans les écoles en France ; il n’y a pas non plus de tablier, au contraire des souvenirs de Mamie Delphine, qui avait une amie de plume en Métropole dans les années soixante. Comment m’habiller pour aller au collège ? Nous traînons dans les rayons “Enfants” des Grands Magasins, presque vides de clients, et ma mère peut confier sa perplexité aux vendeuses désœuvrées qui parlent toutes anglais. Elles lui font prendre une carte de crédit qui lui octroiera de nombreux privilèges et lui apprendra le chemin du magasin ; quant à moi, je suis pourvu d’une garde-robe digne d’un petit lord... Je ne suis pas sûr que ce soit ce qui convienne pour le collège, mais je ne peux tout de même pas y aller en kurta pyjama ! Ma mère se sent comme chez elle dans ces Grands Magasins. Il y a un restaurant ou un salon de thé à chaque étage, nous n’avons même pas besoin de sortir pour déjeuner ou pour goûter. On admire ses saris, on lui fait essayer toutes sortes de crèmes et de parfums, elle est chouchoutée comme une reine. Une grande épicerie permet de faire les courses pour le dîner, et le bus 42 est direct pour rentrer à l’appartement. Là, je vais lire dans ma chambre, et ma mère téléphone à ses parents ou à son frère, en attendant le retour de mon père ; comme il travaille beaucoup, nous nous mettons rarement à table avant neuf heures et demie. Quelquefois même, une opération en urgence l’empêche de rentrer et nous dînons tous les deux d’un thali sur le canapé du salon, en regardant un des films que ma mère a rapportés de Bangalore. Si mon père est là, nous nous installons sur la table nappée et nous mangeons à la française, avec des couverts et des assiettes. Mon père veut toujours savoir ce que nous avons fait pendant la journée.

« Shopping.

— Parle français, Chandraji !

— Shopping ! Et un pasta lunch sur les Champs-Ilāizies...

— Un déjeuner de pâtes sur les Champs-Élysées !

— Ce matin, nous sommes allés au British Council voir l'endroit où Maman va travailler !

— Et c'était bien ?

— Super chouette ! Juste à côté des Invalides, là où est le tombeau de Napoléon.

— Yaar ! I'm yearning so much for the glory of working !

— En français, Chandra !

— Je baye si tant après la gloire de travailler !

— Hummm !

— Est-ce qu'on peut aller dimanche à Eurodisney, Dad ?

— C'est loin, Tipû. Et je n'ai pas encore de voiture.

— Il n'y a qu'une heure seize de trajet de porte à porte par les transports en commun.

— On verra. Pour le moment, je baille si tant que je vais aller me coucher. »

Heureusement pour lui, l'hôpital est tout près. Six minutes en bus ou vingt-deux à pied. Mon père est angiologue. Quand j'étais petit, je croyais que ça voulait dire qu'il soignait les anges. Et ça me rassurait beaucoup, car si j'avais ainsi découvert que les anges pouvaient tomber malades tout comme les humains, je pensais que mon ange gardien était davantage en sécurité dans ma famille. C'était bien plus sûr que la prière que Mamie Delphine m'avait apprise et que j'ai récitée tous les soirs avant de commencer le catéchisme : « Petit Jésus, protège Maman, protège Papa, protège mon ange gardien et tous ceux que j'aime. Amen. » Maintenant, je sais que mon père répare les veines et les artères, et qu'il est très fort dans sa spécialité. C'est pour ça qu'on l'a choisi et qu'il gagne beaucoup d'argent, même si ma mère prétend que l'hôpital fait une bonne affaire parce qu'on le paye deux fois moins qu'un chirurgien français. Quand je lui fais remarquer que nous aussi nous sommes Français, elle roule des yeux et répond

que je sais très bien ce qu'elle entend par là. Je suis allé une fois visiter l'hôpital, l'hôpital Georges Pompidou, avec ma mère, qui l'appelle avec malice l'hôpital "pou pou pidou" ! C'est immense, bien plus grand que l'hôpital gouvernemental de Pondichéry, ou même l'hôpital Apollo de Chennai. On dirait un centre commercial, il y a des boutiques et même des arbres à l'intérieur.

Ce long mois d'août a fini par s'achever, et les Parisiens sont revenus de vacances. Nous croisons les voisins dans l'ascenseur ; nous les saluons mais ils répondent sans nous regarder, les yeux fixés sur la paroi au-dessus de nos têtes. Ils ont l'air de se demander ce que nous faisons ici. Peut-être que ma mère devrait s'habiller à l'européenne ; pourquoi ne porte-t-elle jamais de jeans ?

« Jeans ! No way ! It's only for chicks ! »

Elle me dit que ce n'est pas fait pour les vraies femmes, juste pour les poulettes qui n'ont jamais eu d'enfant. Elle changera sans doute d'avis l'hiver prochain.

5

Si on m'avait dit que je m'ennuierais tant que j'attendrais avec impatience la rentrée des classes ! Pourtant, encore une désillusion ! Le collège, c'est quatre cubes en béton gris maculés de traînées noires, posés sur les quatre côtés d'un carré de bitume sans arbres, et cernés de rues qui nous soulent tout le jour de décibels vrombissants. La première fois que j'y suis entré, j'ai été pris d'une crise de nostalgie pour notre école de Pondichéry, notre vieux palais blanc et rose à colonnades, ordonné comme un temple autour de cours ombragées de palmiers et de margousiers bruissant de chants d'oiseaux. C'est la principale qui nous a fait visiter le collège, à ma mère et à moi, une semaine avant la rentrée ; une petite dame très gentille, avec des cheveux longs tout blancs, qu'elle porte en chignon. Ça lui donne une figure douce et démodée, comme une marquise de l'Ancien Régime qui aurait pris une machine à traverser le temps pour voir à quoi

ressemblera le vingt-et-unième siècle. Elle n'a pas l'air d'être séduite par notre époque, ni de croire tout à fait aux progrès qu'on a pu faire depuis la sienne ; elle m'a caressé les cheveux, tapoté l'épaule, et dit que je vienne la voir si j'avais le moindre problème d'acclimatation. Allons bon ! Déjà qu'il va falloir se faire au climat !

Quel vacarme dans ce bahut ! Il y a presque mille élèves. Je suis dans la 6^{ème} 4 et nous sommes trente-deux. Je suis l'avant-dernier de la liste, après Tardieu et avant Wade. En cours de sciences, le professeur nous fait asseoir en suivant l'ordre alphabétique et je suis entre ces deux là. Chloé Tardieu n'en croit pas ses yeux :

« T'es Français, toi ?

— Pourquoi pas ?

— Tu serais pas plutôt... hindou ?

— Tu veux dire "Indien", hindou c'est la religion.

— Ah bon ? Mais Indien, c'est pas la même chose que Peaux-Rouges ? »

Inculte, complètement inculte... Mais elle se tourne déjà vers Emma Sitbon qui veut savoir si la souris et la chauve-souris font partie de la même espèce.

Au tour d'Amidou Wade.

« Eh, mec ! T'es Paki ?

— Non. Pourquoi tu penses ça ?

— J'connais un Paki qui s'appelle aussi Tipû.

— Parce que c'est le nom d'un sultan moghol.

— Alors t'es musulman, au moins ?

— Non, non. Chrétien. Et toi ?

— Musulman, et Sénégalais.

— Et moi, Français.

— J'comprends pas. T'es pas Indien ?

— Amidou ! Au tableau pour la correction !

— J'ai pas fini, M'sieu ! C'est chaud, votre exo ! Souris... Chauve-souris... Y a pas un piège, là ? »

Les professeurs ne sont pas en reste. Au premier cours de français, Mademoiselle Ortega voulut absolument m'inscrire pour des heures de soutien en français, puisque j'arrivais d'Inde. Monsieur Henri, le prof d'histoire, s'imaginait que j'étais hindou et forcément de nationalité indienne. Mais je m'appelle Voltaire, Monsieur Henri ! Et Pondichéry, ça ne vous dit rien ? Il faut revoir votre histoire de France : 1664, Colbert crée la Compagnie des Indes !

Mes nouveaux camarades sont presque tous étourdis, incapables de se concentrer. Ils bougent tout le temps sur leur chaise, croisent et décroisent les jambes ; ils ont les yeux fixés sur le tableau mais discutent à mi-voix avec leurs voisins. Certains jouent avec leurs gommes, d'autres dessinent compulsivement sur leurs cahiers. Quand les professeurs posent des questions, ils répondent à tort et à travers, avec pour seul but de se faire rire les uns les autres. Dès que la sonnerie retentit, ils se lèvent et sortent sans attendre le signal que le cours est fini ; ils font leurs heures, point.

Mademoiselle Ortega m'a demandé de lire un conte indien. A la maison, j'ai retrouvé l'histoire de Renki l'éléphant, une des dernières que Papou me fit découvrir avant sa mort.

« Ashvatama, un jeune moine du temple de Bhubaneswar, se plaint de ne pas pouvoir tenir sa pensée en repos : elle saute sans cesse comme un cabri... ou comme un éléphant sauvage, dit le vieux prêtre. Ashvatama, voyant pétiller l'œil de son maître, devine qu'il va lui conter une histoire et s'assied à ses pieds à l'ombre du banyan.

Renki, commença le prêtre, était un éléphant sauvage qui fut capturé à l'âge de trois ans. Il avait une robe gris clair sans défaut, de longues défenses minces et recourbées, des oreilles de forme parfaitement triangulaire, et le marchand d'éléphants espérait le vendre un bon prix au sultan après l'avoir dressé. Il fit attacher Renki à un piquet au bout d'une corde très solide. Renki se mit à se

débattre avec furie: il ruait, grattait et piétinait sauvagement la terre, barrissant à fendre l'âme. Mais le piquet était bien enfoncé, la corde épaisse, et Renki ne pouvait arracher l'un ni rompre l'autre. Il s'épuisait seulement en efforts et en cris.

Brusquement, un matin, Renki se calma ; il ne tira plus sur la corde, ne maltraita plus le sol de ses quatre pattes, ne fit plus trembler le voisinage de ses barrissements. Alors, son maître le détacha. Il put aller d'un endroit à l'autre, portant des barils d'eau, saluant chacun de sa trompe, rendant service à la communauté. Il était heureux et libre.

J'ai compris, dit Ashvatama ! Ma pensée est comme un éléphant sauvage. Elle s'effraie, saute en tout sens et barrit aux quatre vents. La corde est l'attention et le piquet l'objet choisi de ma méditation. Je dois apprivoiser ma pensée, la calmer, la diriger ; alors je connaîtrai le secret de la vraie liberté. »

J'ai accompli un tour de force : à la sonnerie, personne ne s'était levé. Ils attendirent tous que l'histoire soit finie, et deux ou trois posèrent même des questions. Mademoiselle Ortega demanda que chacun cherche, pour la semaine suivante, un conte à lire à la classe où il soit question d'éléphant. Ils le notèrent tous sur leurs cahiers de texte avant de sortir dans un silence relatif.

Je suis devenu le centre de l'attention, tout le monde m'interroge sur ma vie à Pondichéry. Etranger et Français à la fois, je contreviens à toutes les idées reçues. Je suis populaire et accueilli chez tous mes camarades, dont les parents font étalage à peu de frais de leur tolérance et de leur ouverture d'esprit. Comme ma mère ne rentre de son travail que vers six heures, je vais souvent passer la fin de l'après-midi chez l'un ou chez l'autre ; il y a une liste d'attente pour m'avoir, tellement je suis tendance. Le mercredi après la classe, on m'invite toujours à déjeuner et je suis pris des semaines à l'avance.

« Qu'est-ce qu'il mange, ton camarade ? Il ne faut pas de bœuf, n'est-ce pas ? Du jambon, ça va, c'est permis ? Tu manges comme tu veux, hein... Tu n'es pas obligé de faire comme nous. Et si tu dois faire tes prières, ça ne nous gêne

absolument pas... Tu es catholique ? Ça alors ! C'est sa mère, cette belle femme en sari que j'ai vu l'autre soir à la sortie du collège ? Et qu'est-ce qu'elle fait, ta maman, Tipû ? Professeur au British Council ! Mais c'est bien, ça... Tu as beaucoup de frères et sœurs ? Fils unique ? Ah, ça n'est pas comme ton ami Khaled, que tu nous amenais l'an dernier... Mais comment se fait-il que tu parles si bien le français ? Ce n'est pas trop dur pour vous d'habiter dans un appartement ? »

A Paris, il faut toujours faire ce qu'on appelle *des activités*. Inenvisageable de passer un après-midi à lire un livre ! Il y a les cours de tennis, de cheval, de patins à glace, les ateliers de dessin, de peinture, de reliure, la piscine de quartier ou l'Aquaboulevard, la médiathèque, la cinémathèque, la ludothèque... les clubs d'échec, de billard, de modélisme. Quand, par extraordinaire, il n'y a rien de prévu, c'est d'interminables parties sur des consoles de jeux. Les parents ne sont pas contents ! « Tu n'as rien à lire ? » Mais eux-mêmes ne lisent jamais. Pas de livres dans les salons, hormis une bibliothèque squelettique où prédominent les bibelots, pas de livres à côté de leur lit ! Juste une tablette électronique, qui contient et remplace tous les livres, que l'on feuillette quand on en a envie. Moi, je trouve ça dommage. A Pondichéry, la famille est inscrite à la bibliothèque de l'Alliance française, et, dès qu'on est arrivé ici, mon père nous a inscrits tous les trois à la bibliothèque Beaugrenelle : rien que les livres pour la jeunesse, il y en a dix fois plus qu'à l'Alliance ! Je lis beaucoup, tous les soirs, parce qu'il n'y a presque rien à faire pour l'école. Une demi-heure de travail, trois quart d'heure maximum ; il paraît même qu'en primaire c'est interdit, pour respecter l'égalité des chances. Ils sont bizarres, ces Français de Métropole ! De toute manière, je me demande vraiment l'intérêt de ce qu'on nous fait apprendre. Ce n'est rien, rien, quelques grands mots, du vent ! Mis à part les maths, où il faut avant tout comprendre, — c'est bien là mon problème —, on veut nous faire appréhender des notions sans points de repère, sans rien avoir appris. En histoire, pas d'évènements, jamais de dates... Quand je demande autour de moi, à brûle-pourpoint : 1515 ? ou bien : 1789 ? tout le monde me regarde ébahi sans répondre.

D'ailleurs, "à brûle-pourpoint", plus personne à part la prof de français ne saurait ce que ça veut dire... Ni "pourpoint", sans doute... Moi, j'ai découvert ce mot dans *Les Trois Mousquetaires* : il doit être écrit au moins cinquante fois... D'Artagnan troue force pourpoints et brise force épées... Milady coupe deux ferrets de diamant au pourpoint du duc de Buckingham... En Inde, Athos, Porthos et Aramis sont très populaires chez les enfants ! Ici, on ne peut pas dire qu'ils soient dans le top ten des héros des livres pour la jeunesse... En tous cas, c'est sûr : à Pondi, on travaillait beaucoup plus. Et j'avais une copine expat' qui arrivait de Corée du Sud, et qui m'a raconté que là-bas on passe des heures chaque jour après l'école à tout apprendre par cœur, et à faire des tonnes d'exercices, chez soi, ou dans des instituts spécialisés qui coûtent très cher. Elle me racontait que beaucoup d'élèves tombaient malades et qu'il y en avait même qui se suicidaient, tellement la pression était forte pour réussir. Pas de risque que ça arrive en France !

6

Pour Noël, j'ai eu une petite sœur. C'est pour ça que Maman était si grosse ! Je le savais depuis la Toussaint, depuis qu'un samedi matin, pendant le petit-déjeuner, mes parents se sont tous les deux assis en face de moi d'un air grave, et que mon père m'a dit : « Il faut qu'on te parle. » J'ai eu très peur, j'ai cru qu'ils allaient m'annoncer qu'ils voulaient divorcer. Je lis trop de livres pour ados ! Rose-Parvati est née le 26 décembre ; elle va avoir un mal fou à avoir des cadeaux spéciaux pour son anniversaire. Le mien, c'est le 8 mai : c'est beaucoup plus pratique et, moi non plus, je n'aurai jamais d'école ce jour-là.

Cet hiver, j'ai aussi fait la connaissance d'un autre Voltaire : mon grand-oncle Jean-Louis. Il nous a rendu visite pendant le séjour de mes grands-parents paternels à Paris. Il n'avait pas revu son frère et sa belle-sœur depuis vingt ans, depuis qu'il était venu à Pondichéry pour l'enterrement de mon grand-oncle Jean-

Marie, celui qui travaillait à l'hôtel avec Papou. Il habite Bordeaux, où il est juge, je crois que je l'ai déjà dit. Il vit en France depuis si longtemps qu'il ne ressemble presque plus à un Indien. Il a le teint clair, beaucoup plus clair que Grand-père, et au moins vingt kilos de plus. Il fait toute chose lentement, posément, avec une grâce solennelle, que ce soit beurrer une tartine ou choisir une chaîne à la télé : ça s'appelle la sérénité de la justice ! Il parle une langue où il n'y a plus aucune des caractéristiques du français des gens de Pondichéry, rouler les r et la voix haut perchée par exemple, mais au contraire l'accent rugueux et traînant du sud-ouest de la France, comme celui des rugbymen en plus doux. Quant au tamoul, il le comprend encore mais il ne le parle plus. Quelle différence avec mon oncle Damodar, le frère de ma mère ! Damodar... Mais j'en parlerai plus tard.

Comme ce sont les vacances de février, j'accompagne tous les jours en promenade mon grand-oncle et mon grand-père. Celui-ci ne reconnaît plus grand-chose de Paris, et est choqué par ce qu'il voit. Il me dit : « Ah, Tipû, quand je suis arrivé ici, à dix-huit ans, c'était en 1966. La France était en train de changer, mais on ne s'en rendait pas compte... C'était le début de la société de consommation : on venait d'inventer le livre de poche et le briquet jetable. Il y avait de plus en plus d'étudiants dans les universités, qui avaient du vague à l'âme et se posaient des questions existentielles... » Nous descendons le Boulevard Saint-Michel, après être allés rendre une visite à notre grand homme éponyme, qui repose dans la crypte du Panthéon ; nous marchons un moment en silence au milieu du bruit des voitures, puis Grand-père reprend : « Tiens, regarde, j'étais là, deux ans plus tard, en 68 ; là, à ce carrefour. On avait dépavé la rue et on attendait les CRS... Mais on avait beau crier « Paix au Vietnam ! », fumer comme des pompiers, porter des chemises à fleur et les cheveux longs, on tenait la porte aux dames et on ne mettait pas les pieds sur les sièges dans le métro. On ne discutait pas à tue-tête, sans égard pour ses voisins, on n'écoutait pas la radio à plein tube en public ! Pourtant, on était en train de semer les premières graines de l'ivraie... ». Je ne comprends pas tout ce que dit mon grand-père, mais je ne me sens pas non plus à l'aise dans cette foule : les gens ne font pas attention aux autres, ils ne les

regardent pas, se comportent avec sans gêne, comme s'ils étaient seuls, alors que nous sommes des millions dans cette ville. « Ça s'appelle l'urbanité, me dit mon grand-oncle, ce que tu cherches autour de toi et ne trouves pas. L'urbanité, la qualité nécessaire pour vivre dans les villes en harmonie avec ses semblables. Ça vient de *Urbs, urbis* : la ville, en latin. » Mon grand-oncle n'est pas beaucoup plus optimiste que mon grand-père. Il me demande s'il y a beaucoup d'incivilités dans mon collège. Encore un mot que je ne connais pas. Si les élèves injurient les professeurs, se battent entre eux ? Non ! Quand même pas ! Mais, comme je l'ai déjà dit, ils sont indifférents à tout, ils attendent passivement que les cours finissent. « C'est le début, tu verras. » Il me fait froid dans le dos, l'oncle Jean-Louis ; j'ai presque envie de demander à Grand-père de repartir à Pondi avec lui et Mamie Delphine. Seule l'existence de Rose-Parvati me retient, l'affection que je ressens déjà pour ma petite sœur.

Et puis l'arrivée de la neige ! Je la vois tomber pour la première fois. En Inde, il faut aller sur les contreforts de l'Himalaya pour en voir en vrai ! Quand je me suis levé ce matin, c'était déjà tout blanc. J'ai réveillé Mamie Delphine, qui dort sur un lit d'appoint dans ma chambre, pour qu'elle vienne admirer les flocons qui tombent dru sur les toits et les balcons. Elle en avait déjà vu une fois, quand elle était allée en voyage de noce à Darjeeling, il y a des siècles ! Aujourd'hui, elle va laisser ses casseroles et nous irons tous les quatre à Versailles, visiter le château et le parc sous la neige. Elle sort de sa valise un pantalon épais, un pull-over et des bottines : je vois qu'elle avait tout prévu. Rose-Parvati est trop petite et trop fragile pour sortir sous la neige, et ma mère, frileuse, est ravie de trouver une bonne excuse pour ne pas venir avec nous. Et quand nous sommes rentrés, le soir, éblouis mais épuisés et frigorifiés, la bonne odeur du rasam, la soupe de lentilles au poivre, à la coriandre et au cumin, nous accueillait dès la sortie de l'ascenseur. J'espère qu'on retournera à Versailles cet été, quand il fera beau, et que Papa pourra prendre un peu de vacances : il travaille tellement qu'il n'a presque pas vu ses parents ni son oncle.

Hier soir, nous avons emmené Grand-père et Mamie à l'aéroport, et j'ai pleuré comme un bébé, je ne pouvais pas m'en empêcher. Je voyais tous ces passagers embarquer, tous ces avions s'éloigner sur le tarmac puis majestueusement s'envoler, et moi je restais cloué là, entre mon père et ma mère avec Rose-Parvati dans les bras, qui faisaient au revoir en agitant les mains. Qu'est-ce que j'aurais donné pour partir avec mes grands-parents ! Dire qu'il va falloir attendre jusqu'au mois de juillet pour les rejoindre, autant dire une éternité ! Comment tenir jusque là ?

Et puis cette nuit, j'ai fait à nouveau ce rêve. C'est la rentrée de septembre, — la prochaine rentrée —, je suis en retard et je cherche ma classe. Mais rien n'est pareil, et je me retrouve dans un collège que je ne connais pas, avec des gens que je n'ai jamais vus. Ce sont des élèves, comme moi, mais ils sont beaucoup

plus grands, beaucoup plus âgés. Il faut que je retrouve ma classe, celle-ci n'est pas la mienne, je me suis trompé : ce sont des Quatrième, ou même des Troisième ! Les filles se moquent de moi, de ma taille, de mes vêtements ; les garçons me parlent dans une langue que je ne comprends pas. Un professeur est entré et écrit des choses au tableau, dans l'indifférence générale. Je lève le doigt et l'interpelle pour lui demander s'il sait où est ma propre classe. Mais il ne fait pas attention à moi, tandis que tous les élèves se tordent de rire en m'imitant : « M'sieu ! M'sieu, s'iou plait ! Je me suis trompé de classe... ». Je me lève et vais jusqu'au tableau ; le professeur se retourne enfin : c'est mon oncle Damodar ! Quelles que soient les variantes du rêve, le professeur est toujours Damodar.

Mon oncle Damodar a un restaurant indien derrière la Gare du Nord. Il vient dîner à la maison presque tous les lundis, le jour de fermeture de son établissement. Il vient avec sa femme, Fulmana, — qu'il a épousé juste avant de partir pour la France et qui l'a ensuite rejoint —, mes deux cousins Balbir et Jannagath, qu'on appelle Jag, et ma cousine Vani. Comme les trois enfants sont nés en France, ils seront Français à leur majorité, même si Damodar et Fulmana sont Indiens. De temps en temps, Pravîr, l'ami de Damodar qui a émigré en même temps que lui, les accompagne sans avoir averti, car son emploi du temps est imprévisible. Il est déménageur, mais aussi peintre, maçon, et aide parfois au restaurant. Sa vie est compliquée car il n'a pas de carte de séjour. Il n'est pas marié, et mon père dit en plaisantant que c'est parce qu'il est amoureux de ma mère. Celle-ci lève alors très haut les sourcils, se drape dans le pan de son sari, et répond en reine outragée : « Ne me provoque pas, François-Marie, ou je fais un malheur ! ». Quand nous allons dîner à notre tour dans le restaurant de Damodar, c'est comme si on avait pris l'avion pour Bombay au lieu du 42 pour la Gare du Nord. Epiceries, supermarchés, boutiques de mode, bijoutiers, coiffeurs, sont tenus par des Indiens, mais aussi des Pakistanais, des Bangladeshis ou des Sri lankais. Damodar dit que nous aurions dû nous installer ici, c'est beaucoup moins

cher que dans le quinzième, et on est comme chez soi. Il y a même un temple dédié à Ganesh !

Je ne comprends pas cette manie qu'ont les gens de reproduire leur mode de vie partout où ils se trouvent. Ils font des milliers de kilomètres pour s'installer dans un autre pays, et une fois là-bas, ils recréent ce qu'ils ont quitté. A quoi bon partir alors ? Laisser derrière soi l'Inde ou la Chine pour Little India ou Chinatown à Paris, Londres ou San Francisco ? Pour l'argent, le business ? C'est sûr que Damodar fait de bonnes affaires, il va ouvrir un second restaurant un peu plus bas, vers la porte Saint-Martin ; il est populaire dans tout le quartier et il est content de la vie qu'il mène ici. Mais ma tante Fulmana passe ses journées à faire les naans et les chappattis dans la cuisine du restaurant, vous parlez d'une vie ! Elle ne baragouine que quelques mots de français, c'est bien pire que ma mère. Elle retrouve tous les soirs ses copines venues comme elle du Karnataka rejoindre leurs maris, elles vont ensemble faire leurs ablutions au temple, puis se réunissent chez l'une chez l'autre et discutent en buvant du thé. Elles ne se mélangent même pas aux autres Indiens ! Et les Pakistanais, n'en parlons pas ! Les Français qui se baladent dans le quartier ne font pas la différence : ils viennent acheter des épices *indiennes* ou dîner au restaurant *indien*. Ils sont incapables de distinguer toutes ces communautés qui vivent séparées les unes à côté des autres, et qui ont reconstruit chacune leur vie d'avant. Il n'y a que les enfants qui se mélangent, à l'école, bien obligés !

Moi, je déteste venir par ici. Ça me rend malade ! Je suis pris d'une telle nostalgie que j'en ai des serremments de cœur. J'ai des flashs de souvenirs qui se mêlent aux images réelles ; je retrouve les odeurs du marché de Church Gate et je m'imagine un instant de retour à Pondichéry. Et je ferme les yeux pour y croire un peu plus longtemps. Mais ma cité natale est tout aussi artificielle et mes racines sont tout aussi truquées, je le sens bien. Les Français ont construit là-bas une ville à la française où ils vivaient le plus possible comme en France. Ils ont tracé de larges avenues, leur ont donné des noms d'illustres Français, de Saint Louis à

Alexandre Dumas, et ont relégué la ville indigène loin de la mer, de l'autre côté d'un vaste égout. Puis les Français sont repartis, en nous laissant leur belle ville blanche. Nous nous sommes faits Français et y vivons comme des Français, pour mieux perpétuer l'héritage. Je me souviens : jusqu'à la fin de sa vie, Papou préparait encore lui-même les œufs mimosa, son plat préféré. Et nous trouvons toujours le moyen de nous procurer du filet de bœuf pour le déjeuner du dimanche !

C'est peut-être pour cela que mon père n'a pas choisi d'habiter Little India mais le quinzième arrondissement, pour se retrouver complètement en France, puisque nous vivions en Inde à la française. Ainsi, pour moi, Paris se réduit à une reproduction de Pondichéry : mon quartier bien français, à côté de la Seine et de la Tour Eiffel, et cette Inde miniature incrustée entre deux gares, cette caricature du pays natal surchargée de symboles, telle un décor de cinéma Bollywoodien. Je trouve toujours un prétexte pour ne pas accompagner mes parents quand ils vont dîner le samedi chez Damodar. Je suis assez grand pour rester tout seul le soir dans l'appartement, ou bien je suis invité par les voisins, qui se sont dégelés car je suis dans la classe de leur fille Fanny. Enfin, imparable, voici venir la retraite de communion ! Un week-end entier dans un monastère en Normandie !

8

« Thomas Voltaire ?

— Présent. »

Eh oui ! Bien sûr, j'ai un prénom français, même si je ne m'en sers pas beaucoup. Mais au catéchisme, et pour cette préparation à ma profession de foi, pas question de m'appeler Tipû. Déjà que le curé tique à chaque fois qu'il prononce le nom de Voltaire ! Quand je serai adulte, je me ferai faire des cartes de visite au nom de " T.T. Voltaire ". La classe !

Je monte dans le car et je fais un signe de la main à mes parents qui m'ont conduit jusqu'à l'aumônerie. Ma mère a un sourire crispé car c'est la première fois que je resterai si longtemps loin d'elle. Et elle se méfie de cette religion qui

n'est pas la sienne et qui lui vole un peu son fils. Quoi ? Un seul passage sur la terre pourrait suffire pour obtenir la vie éternelle ! Pas de cycle incessant de réincarnations pour mériter la libération de l'âme ! C'est trop facile ! Je crois bien qu'elle prépare tout doucement Rose-Parvati à l'hindouisme : elle lui a déjà dessiné un tilak entre les sourcils.

Nous sommes une soixantaine à partir pour cette retraite. Le car est plein. L'aumônier, ravi, nous fait déjà chanter. Pendant deux jours, nous n'aurons rien d'autre à faire qu'à consacrer nos jeunes âmes à Dieu. Pour beaucoup, ce sera la première et la dernière fois. Nous avons laissé nos téléphones portables et nos parents ont la consigne de ne pas chercher à nous joindre. Le monastère est près de Bayeux ; nous arrivons à huit heures et dînons tous ensemble dans un réfectoire majestueux, on se croirait dans Harry Potter. Mais pas de petites chambres à se partager à trois ou quatre : seulement deux immenses dortoirs, un pour les filles et un pour les garçons. Les moines sont très gentils et discutent avec nous ; l'un d'eux me dit qu'il a été missionnaire dans le Tamil Nadu, et me demande si je m'appelle Thomas à cause de Saint Thomas, le disciple de Jésus qui est enterré à Madras. Evidemment ! Est-ce que je doute comme lui ? Je lui réponds que le doute est un état mental désagréable mais que la certitude est absurde. Il fronce le sourcil, — il a peut-être reconnu la citation de Voltaire —, et m'adjure de m'en remettre à la volonté de Dieu.

Le samedi, après la messe matinale, chacun doit rédiger son propre texte de profession de foi : je demande à Jésus de m'aider à croire en Dieu, — ce qui, pour un Voltaire et le fils d'une hindoue, ne coule pas toujours de source —, et de me rendre fort. Car cette retraite m'a permis de prendre une grande résolution, celle de ne pas retourner à Paris mais de rester en Inde une fois que les vacances d'été seront finies. J'en fais le serment ! Je suis angoissé à l'idée de devoir quitter bientôt cette abbaye si calme et retirée du monde, et je ressens le mal du pays très profondément. Puisque mes parents ont maintenant Rose-Parvati pour leur tenir compagnie, ils peuvent bien se passer de moi ! Le dimanche matin, nous saluons

et remercions les frères, remontons dans le car ; avant de rentrer, nous allons visiter le Mont-Saint-Michel pour que chacun garde un souvenir inoubliable de sa retraite. Dans l'église abbatiale, nous assistons à la grand-messe, et j'essaie de prier. Mais l'ange perché sur sa flèche est indifférent et hors d'atteinte. Après quatre ans de catéchisme, tout ce que je trouve à dire est : « Jésus, protège Maman, protège Papa, protège mon ange gardien et tous ceux que j'aime. Amen. » Nous descendons lentement en nous frayant un passage dans la foule dense et quittons le Mont. Dans le car, l'abbé distribue sandwiches et bouteilles d'eau. La bouche à peine vide, il faut à nouveau chanter.

Devant l'aumônerie, il y a beaucoup de parents qui attendent mais je ne trouve pas les miens. Je rentre à pied en traînant mon sac. Je sonne à l'interphone. Pas de réponse. J'ouvre la porte du hall avec mes propres clefs, prends l'ascenseur. A l'appartement, le verrou est mis ; personne à l'intérieur. Je vais chercher mon téléphone dans ma chambre et appelle ma mère. Je suis tout de suite transféré sur le répondeur et je dis que je suis rentré. Je vais boire un verre d'eau. Je rappelle. Pareil. Je n'essaie pas de joindre mon père car je sais qu'il est de permanence à l'hôpital. A six heures, mon portable vibre. Je n'arrive pas tout d'abord à comprendre ce que ma mère me dit, sauf : « Viens, viens ! ». Elle hoquette, elle crie. Venir ! Mais où ?

« A l'hôpital, ton père est mort ! ».

9

Mon père est mort d'une rupture d'anévrisme, comme mon grand-oncle Jean-Marie. Ça s'est passé à l'hôpital, et même là, on n'a rien pu faire. A son enterrement, il y avait beaucoup de ses collègues, mais de la famille, seulement ma mère, l'oncle Jean-Louis et moi. Rose-Parvati était gardée par une voisine ; Grand-père, parti plaider une affaire à Delhi, n'avait pas pu se libérer à temps. Je sais qu'au même moment, Mamie Delphine faisait dire une messe à Pondichéry.

Le dimanche suivant, j'ai fait ma profession de foi. Ma mère m'a remis la médaille en or qu'ils avaient achetée tous les deux pour moi. Elle représente un ange qui caracole sur un tigre, et sur le revers est marqué T.T. Voltaire avec la date de la cérémonie. Le tigre tourne la tête vers l'ange, sa grosse langue pointant hors de la gueule comme pour l'embrasser, et l'ange rit de plaisir. La gravure est très fine, très belle, commandée exprès pour moi chez un des meilleurs orfèvres de

Paris. Ma mère a passé la médaille dans un ruban de velours noir qu'elle m'a noué derrière la nuque. Au collège, la prof principale a voulu faire une minute de silence ; tout le monde me regardait, et moi je regardais fixement le tableau. La principale, la petite dame au chignon blanc, m'a fait venir dans son bureau, m'a embrassé, et m'a dit que je devais être fier de la vie de mon père, et continuer à bien travailler pour lui faire honneur.

Ma mère a repris ses cours très vite. Quand je me réveille au milieu de la nuit, je l'entends qui parle : elle téléphone. Comme la porte de sa chambre est fermée, je ne comprends pas ce qu'elle dit ; quelquefois elle pleure ou elle crie. Au petit-déjeuner, elle a les yeux rouges et fume des cigarettes, buvant son thé froid sans rien manger. Quand j'ai fini mes toasts à la confiture et mon café au lait, nous partons tous les trois. Elle dépose Rose-Parvati chez la nourrice, me plante un baiser sur le front devant le collège, et je la regarde s'éloigner vers l'arrêt de bus. Elle porte des jeans maintenant, ce qui la rajeunit. Avec son cartable qu'elle balance au bout de son bras et sa longue natte noire qui bouge en cadence, on dirait une étudiante.

J'ai calculé que nous pourrions rentrer en Inde à partir du 15 juin, car on ne fait plus grand-chose d'important au collège pendant les deux dernières semaines. Mais quand j'ai demandé à ma mère si elle avait déjà réservé les billets d'avion, elle m'a regardé d'un air bizarre et ne m'a pas répondu. Je suis revenu à la charge plusieurs fois ; j'ai regardé sur le Net, il faut se dépêcher si on veut avoir des tarifs intéressants. Enfin, ce matin, elle commence à me parler en anglais, ce qui signifie toujours qu'elle va aborder un sujet important.

« Nous quitterons l'appartement le 30 juin. Tu feras bien attention à rendre tous les livres à la bibliothèque d'ici là. »

Good ! Comme la rentrée est le 16 juillet, juste après la fête nationale, ça ne me fera pas beaucoup de vacances, mais bon...

« A quelle heure est l'avion ? C'est Damodar qui nous emmènera à l'aéroport ? — Tipû, il faut que tu le saches, maintenant. Nous ne rentrons pas à Pondichéry.

- Quoi ? Mais tu viens de dire qu'on quittait l'appartement...
- Oui. Il est trop cher. J'en ai loué un autre à côté de chez ton oncle, il est libre au début du mois de juillet.
- Je ne comprends pas... Ma rentrée des classes est le 16...
- Non, Tipû. On reste en France. Mon contrat de travail dure encore deux ans, et il sera certainement renouvelé. Ici, je suis indépendante, et je ne veux pas reprendre ma vie d'avant, chez tes grands-parents, maintenant que ton père n'y est plus.
- Mais ce n'est pas possible ! Tu ne peux pas faire ça ! Je veux rentrer, moi ! Je veux retourner vivre chez nous ! Tu en as parlé à Grand-père ?
- Evidemment. Je lui ai expliqué. Il comprend. Ta mamie est un peu triste, mais c'est moi seule qui ai l'autorité parentale à présent. Il faut bien qu'elle l'accepte... »

Elle est folle ! Complètement folle ! Et elle a tout combiné toute seule, sans m'en parler ; elle savait très bien que je n'aurais pas été d'accord. Rester en France ! Et par-dessus tout aller s'installer avec Damodar, dans ce quartier que je déteste ! J'essaie un dernier truc, on ne sait jamais :

« Mais moi, je peux y aller pour les vacances, au moins ? ». Une fois là-bas, je me débrouillerai pour rester. On ne pourra pas me rembarquer de force, quand même !

« Non, Tipû. Le billet est cher. Et j'ai besoin d'acheter des meubles. Ici, c'est une location meublée mais là-bas ce sera vide. Arrête de faire cette tête-là ! Tu verras, il y a une belle vue sur ce chou blanc, le... comment déjà... le Sacré-Cœur... Ça vaut bien la Tour Eiffel. Tu auras ta chambre, comme ici, et je suis sûre que tu te feras vite plein de copains dans ton nouveau collège.

— Quoi ? Je ne reste pas à Guillaume Apollinaire ?

— C'est beaucoup trop loin, Tipû ; ce n'est pas autorisé.

— Mais toi, tu vas continuer à donner tes cours dans le septième, non ? Tu pourrais dire que ça t'arrange que j'aie à l'école près de ton travail... On prendrait le bus ensemble...

— Il faut être inscrit dans le collège le plus proche de son domicile, c'est la règle.

— Et tu m’as déjà inscrit, c’est ça ? Tu m’as inscrit sans m’en parler ? Je m’en fous, j’irai pas ! J’irai jamais, dans ton collège de merde et dans ton quartier de merde !

— Ça suffit, maintenant ! Va dans ta chambre, et tu n’en sortiras que pour t’excuser ! Regarde-moi ça, tu as réveillé Parvati ! Elle pleure ! Viens, ma rose, viens dans les bras de Maman ! »

De ma chambre, j’ai envoyé un mail à Grand-père, un appel au secours. J’ai mis l’oncle Jean-Louis en copie ; puisqu’il est juge, il doit bien connaître le droit français. Est-ce qu’on peut comme ça décider de tout ce qui concerne la vie de son enfant, sans même lui demander son avis ? Et puis, j’ai attendu, sans bouger de ma chaise, en jouant aux Simpson. J’ai attendu longtemps : enfin, à six heures de l’après-midi, — je commençais à avoir très faim —, j’ai eu une réponse. Il n’y a strictement rien à faire. Les parents décident de tout. Comme mon père est mort, c’est ma mère toute seule. Il faudrait qu’elle fasse des choses épouvantables pour qu’on puisse lui retirer l’autorité parentale, qu’elle me batte, qu’elle ne rentre plus à la maison et me laisse mourir de faim... Alors qu’elle ne m’a jamais donné de claque ni de fessée, et qu’elle me demande toujours ce que j’ai envie de manger. Et Grand-père, dans son message, dit qu’il vient d’avoir ma mère au téléphone, qu’elle est malheureuse comme une pierre depuis la mort de mon père, et qu’elle ne peut pas s’arrêter de pleurer. Qu’il faut que je m’excuse et que je la soutienne au lieu de ne penser qu’à moi. Alors je réponds « OK, Grand-père, merci », je sors de la chambre et je me précipite dans les bras de ma mère en disant « Pardon, pardon ! » Nous pleurons tous les deux ensemble un petit moment, puis ma mère sèche ses yeux et se lève de son fauteuil en disant qu’elle va me préparer des pasta aux tomates et aux olives comme je les aime. A ce moment-là, le téléphone sonne : c’est l’oncle Jean-Louis qui nous invite dans la maison qu’il a louée en Bretagne cet été.

*

Quatre semaines de vacances. Tout se passe très bien. Il fait plutôt beau : un temps magnifique pour la Bretagne, disent les habitués. Je me baigne tous les matins avec courage, jamais vu d'eau aussi froide ! L'après-midi, nous faisons des excursions et le soir nous dînons de poissons tout frais pêchés, grillés au barbecue, ou bien nous allons à la crêperie du village. Ma mère et mon grand-oncle s'entendent bien ; ils sont veufs tous les deux, ça crée des liens. Il lui laisse le volant pour qu'elle s'exerce à conduire à la française, car elle veut acheter une voiture dès qu'elle en aura les moyens. Elle a plein d'autres projets, mais nous n'en parlons pas. Nous admirons le paysage, les cheveux au vent. Quatre semaines de répit.

Le jour de la rentrée dans mon nouveau collège, j'ai vécu pour la première fois ce cauchemar que je faisais souvent ; il est devenu ma réalité quotidienne. Ma classe est une hydre dangereuse, venimeuse, ses têtes sont vingt-six jeunes barbares qui s'affrontent les uns les autres, et dont le seul projet commun est de rendre tout travail impossible. Ils y réussissent parfaitement. Le matin, le professeur doit venir nous chercher dans la cour ; il passe une dizaine de minutes à faire l'appel, à nous mettre en rang, à nous faire revenir dans la file qu'il tente patiemment de former, et presque autant de temps à nous faire monter les escaliers jusqu'à notre salle. Là, il doit nous faire asseoir, et obtenir que nous sortions nos affaires. Cinq minutes de plus. Si l'un de nous est en retard, ce qui arrive presque tous les jours, il circule entre les pupitres pour saluer tous ses camarades, et repousse encore le début du cours. La demi-heure qui reste est un combat épuisant : nous faire taire, rester assis, nous empêcher de nous battre... A nous, tous les coups sont permis, à lui seulement la panoplie dérisoire de la plus stricte légalité : il n'a pas le droit de nous toucher, ni de répondre à nos insultes. Si ses

nerfs lâchent et s'il commet l'imprudence de vouloir punir l'un d'entre nous, il peut dire adieu à la fin de son cours : toute la classe fera front pour défendre celui qui sait très bien se défendre tout seul. Nul ne peut nous contraindre par la force à aller chez le principal ou à sortir notre carnet de correspondance. Et le professeur hésite souvent à décider d'une heure de colle, car c'est lui qui devra surveiller le collé... Ce petit jeu recommence à chaque cours, et nous sommes presque aussi épuisés que nos enseignants. Aussi, ceux-ci préfèrent-ils la dernière heure de la matinée ou de l'après-midi, où nous dormons sur nos tables ; nous ne travaillons pas, mais nous sommes calmes.

« C'était trop frais, aujourd'hui ! Z'avez vu comment Malik, il a niqué la prof d'anglais !

— Ouais, mais elle nous a donné du taf pour se venger, j'étais choquée !

— On s'en bat les couilles ! Qui c'est qui le fera, son taf ?

— P'tet ben Tipû ! Hein, Tipû, tête de chips ?

— Eh, comme tu m'traites ! Tu veux que j'te marave la gueule ? »

Survivre. Pas le choix. J'ai dû apprendre les codes, la langue, et, comme vous voyez, je ne m'en sors pas trop mal. Je me suis battu quand on m'a appelé *te-pu* et j'ai eu le dessus ; depuis on me laisse tranquille : je suis le douin un peu ouf dont le daron a cané. Mais si on me vénère, je mors ! Faut pas me prendre trop la confiance. Je me méfie de tout le monde, mais il y en a quelque uns qui sont de vrais potes : Hicham, Marietou, Dylan. Et surtout Célia.

Le grand-père d'Hicham est un héros de la guerre d'Algérie, il vit en Kabylie ; Hicham va voir ses grands-parents tous les étés, il y en a qui ont une chance, ça ne devrait pas être permis ! Ses parents tiennent la boucherie halal de la rue du Faubourg-Saint-Denis, juste avant de rentrer dans le quartier indien. Ils font de bonnes affaires car ils ont pour clients à la fois les Maghrébins et les Pakistanais. Aussi Hicham a-t-il beaucoup d'argent de poche, c'est souvent lui qui paye le goûter : les loukoums, les cornes de gazelle et le coca zéro pour faire passer tout

ce sucre. La pâtisserie turque de l'autre côté du canal Saint-Martin reçoit notre visite presque tous les jours, et, s'il fait beau, nous goûtons sur un banc au bord de l'eau. Marietou a déjà quatorze ans et vient du Mali ; elle vit avec ses parents et ses cinq frères et sœurs dans un squat où se sont regroupées plusieurs familles de son pays. Il n'y a que deux adultes qui ont des papiers en règle, mais ils les font tourner : pour les toubabs, tous les chats sont gris. Marietou est douce, ne parle pas beaucoup et sourit tout le temps ; les profs l'adorent. Moi aussi : elle m'a tout de suite intégré dans sa petite bande, avec Hicham, Dylan et Célia ; c'est grâce à elle que les choses ont été supportables. Ses parents ne parlent pas le français, et elle a beaucoup de difficultés pour l'écrire ; tous les soirs, je vais avec elle au squat, et je corrige les fautes dans ses cahiers. Après la Troisième, elle aimerait faire un BEP de coiffure. Dylan est de la DDASS. En dehors de nous quatre, personne ne le sait ; sauf le principal, bien sûr. Il a déjà fait quatre familles d'accueil ; celle d'avant était épouvantable, mais il se plait bien avec l'actuelle, et il a même une chambre pour lui tout seul. En Inde, ça ne se passerait pas comme ça : il habiterait chez ses grands-parents, ou chez un oncle ou une tante ; les familles sont suffisamment vastes pour trouver une solution sans rien demander à l'Etat. J'aime bien Dylan, il a du cœur sous ses airs de dur, mais ma seule vraie amie est Célia. Elle m'est aussi chère que Dhêvan et Vîramani. Elle est de mon âge, un peu plus grande, — les filles, ça pousse plus vite — ; elle a de longs cheveux noirs, épais et luisants, les yeux fendus en amande, et la peau mate, comme les princesses égyptiennes sur les bas-reliefs. Et elle habite dans le collège, car c'est la fille du principal.

Ma mère et mes grands-parents seraient sans doute horrifiés si je leur parlais de mes journées au collège, mais ils n'en savent rien car j'ai décidé de ne rien raconter. A quoi cela servirait-il de les inquiéter puisqu'il n'y a rien à faire ? Quand ma mère se rend aux réunions parents-professeurs, ceux-ci lui disent que tout se passe bien avec moi, et elle ne cherche pas plus loin. J'ai des notes passables, bien moins bonnes que l'an dernier, mais personne ici ne veut avoir de bons résultats. Trop dangereux : au-dessus de douze, il risquerait la baston ou bien

qu'un des caïds de la classe le force à faire ses devoirs pour lui. De toute manière, même les profs font comme si tout allait bien. De temps en temps, Hicham filme un cours pour faire rire sur le Net ; si on le leur montrait, ils n'en croiraient pas leurs yeux. Au conseil de classe, à part Kevin et Nasser qui ont tout de même eu un avertissement pour le comportement et le manque de travail, nous avons été jugés une classe attachante et pleine de bonne volonté : les profs disaient à chacun qu'il était capable de progresser, qu'ils attendaient mieux le trimestre prochain, tout ça avec le sourire, alors qu'ils venaient de passer la semaine, comme toutes les autres semaines, à nous crier dessus jusqu'à s'en casser la voix. Je crois qu'aucun d'entre eux ne veut perdre la face devant les autres en avouant son impuissance et son désarroi. Quant au principal, Monsieur Touriel, le père de Célia, ce qui lui importe le plus est que ses profs ne craquent pas et restent fidèles au poste. Ce n'est pas évident : en anglais, on en est déjà au troisième remplaçant.

« Devine de quelle religion je suis. »

Nous sommes au CDI, un endroit tranquille où il n'y a presque personne. La documentaliste est très ferme là-dessus : quand on vient ici, c'est pour lire ou travailler. Si ton portable est allumé, si tu te connectes sur des sites interdits, si tu bouges trop, elle te vire pour le trimestre. Comme ce n'est pas obligatoire d'aller au CDI, elle peut le faire bien plus facilement qu'un prof : pas besoin qu'elle t'envoie à la vie scolaire entre deux délégués. Et comme ça se sait, ça ne vaut pas le coup d'essayer de mettre le daoua, mieux vaut aller discuter en perm. Ou bien zoner dans la cour : on n'a pas le droit de sortir, mais on peut trafiquer à travers les grilles avec ceux qui sont à l'extérieur.

Je regarde Célia d'un air interloqué :

- « T'es pas catho, comme moi ?
- Non.
- Protestante ?
- Non.
- Allons, bon ! Je me gratte la tête. Je me rappelle que je ne l'ai jamais vue manger de porc à la cantine... T'es pas musulmane, quand même ?
- Non !
- Bouddhiste ?
- Non.
- Tu n'es pas hindoue. »
- C'est une affirmation. Ça, je m'en serais bien rendu compte !
- Elle rit. « Alors, ça vient ? »
- Je me creuse le cerveau.
- Sikh ? Jaïn ?
- Non, non.
- Parsie ?
- Persil ? Qu'est-ce que c'est que ça ?
- Parsie ! Une religion indienne. On n'enterre pas les morts, on les met sur des tours et des vautours les mangent...
- Beurk, j'aimerais pas être parsie.
- T'as tort. Ils sont très puissants. Et quand t'es morte, tu ne te rends plus compte de rien...
- Beurk quand même ! Alors, tu trouves, tête de chips ?
- Elle se fiche de moi. Ne pas perdre la face... En cours d'anglais, j'ai fait un exposé sur les minorités religieuses aux Etats-Unis.
- « Amish ? Mormone ?
- Ah ! Ah !
- Mennonite ? (Ne pas oublier que je viens du Collège Apollinaire... *Sur la côte du Texas, Entre Mobile et tatata (...) Comme cette femme est mennonite, Ses rosiers et ses vêtements n'ont pas de boutons...*)
- Et ça ? C'est quoi encore ?

— Je ne sais plus... Ils n'ont pas de boutons à leurs vêtements...

— Tu te dépêches ? Ça va bientôt sonner... »

Mon honneur est en jeu. Je fais un effort surhumain.

« Shintoïste ? Mooniste ? »

Ses sourcils se froncent en accents circonflexes ; on dirait deux hirondelles qui prennent leur envol. La sonnerie retentit. Elle remet dans son cartable le livre de maths et le cahier d'exercices qu'elle n'a pas ouverts. Elle se lève et se dirige vers la porte. Très droite. Et me jette : « Perdu. »

Pendant le cours de maths, je cherche encore. Tout à coup, l'illumination ! Je lui fais passer un petit papier plié en quatre, sur lequel j'ai écrit *déiste*. Je la vois déplier le papier, sourire, hocher la tête d'un air résigné, barrer le mot et en écrire un autre à côté. Le petit papier revient sur deux rangées. Je m'apprête à l'ouvrir quand la main de Radija me l'arrache ! Elle pousse un cri, se tord d'un rire malveillant, se lève et entame une danse pesante d'ourse pataude, d'un pied sur l'autre.

« Oh putain ! Eh, les keums ! Eh, les gonz ! Vous savez quoi ? Célia, c'est une feuj ! »

A la récré, je n'ose pas la regarder. Comment se fait-il que je n'aie pas trouvé ? Quel imbécile ! Avoir égrené les religions les plus farfelues ! Ne pas avoir pensé une seconde... Je suis mort de honte. Et l'avoir mise dans cette situation ! Mais elle sourit bravement et me tape sur l'épaule.

« Tu n'as pas l'air d'avoir la moindre connaissance de la religion juive ! Viens déjeuner à la maison samedi. Tu verras ce qu'est le shabbat. »

Ça, je peux le dire à ma mère : « Samedi, je suis invité à déjeuner chez Monsieur Touriel. »

Ma mère est en train de faire manger Rose-Parvati à la cuiller. Ma petite sœur grandit très vite. Elle marche et dit déjà quelques mots.

« Qui est-ce, ce Monsieur Touriel ?

— Le principal de mon collègue ! Voyons, Mum !

— Mais pourquoi... Ah oui ! C'est le père de ton amie Célia, c'est ça ? Il faudra que tu apportes un cadeau... Je t'achèterai une boîte de chocolats.

J'ai pris le temps de me documenter. Les rituels, le mode de vie, les aliments...

— Je ne sais pas si... Dis, Mummy, il y en a beaucoup, des juifs, en Inde ?

— Oh... Pratiquement pas. Quelques uns à Cochinchine... Tu ne t'en souviens pas ? On avait visité leur temple... leur...

— Synagogue.

— C'est ça. Nos dernières vacances à tous les trois dans le Kerala... Il y a deux ans. »

Ma mère s'interrompt un moment, donne quelques cuillérées de petit pot à Parvati.

« Pourquoi tu demandes ça, Tipû ?

— Les Touriel sont juifs. Alors, ils mangent des choses spéciales, kasher. Je ne sais pas si des chocolats...

— Pas de problème. Tu apporteras un bouquet de jasmin, ça fait toujours plaisir. »

Célia a une sœur aînée, Alicia, et un frère plus jeune, Benjamin. C'est lui qui m'ouvre la porte de l'appartement. Il a fallu que je sonne chez le concierge, et que je lui présente mon passeport. Il a téléphoné au principal et enfin m'a laissé passer.

« Bonjour, tu es en retard pour la prière. Essuie-toi les pieds et viens te laver les mains.

— Laisse l'ami de ta soeur tranquille, Benj ! Bonjour, Tipû. Célia nous a tant parlé de toi. »

Madame Touriel est professeur de maths, comme ma tante Candida. Elle n'enseigne pas au collège, mais dans un lycée prestigieux du cinquième arrondissement. Elle est petite et blonde. Tous ses enfants sont bruns et ses deux filles sont bien plus grandes qu'elle. On reconnaît tout de suite chez eux les traits de leur père. Célia arrive et me prend par la main ; elle porte une jolie robe bleue outremer avec un col blanc.

« Viens par ici, Tipû ! Tu arrives juste à temps pour la bénédiction ! »

Je la suis dans le salon. Monsieur Touriel lit un passage d'un livre placé sur un haut pupitre, dans une langue chantante et incompréhensible. Il a une petite calotte sur la tête et une sorte d'étole autour du cou. Ça me fait tout drôle de le voir sans son costume sombre et sa cravate. Puis, il s'avance, pose les mains sur la tête de son fils et psalmodie quelques mots. Il recommence la même chose avec ses deux filles, sa femme, et se tourne vers moi.

« Tu veux bien que je te bénisse, Tipû ? »

J'acquiesce et baisse le front. Il murmure quelques mots au-dessus de ma tête et me dit ensuite que c'est le quatrième commandement du judaïsme : souviens-toi du jour du shabbat pour le sanctifier.

« Bon ! A table, maintenant ! Je meurs de faim ! »

Dans la salle à manger, le couvert est mis avec un beau service de porcelaine rouge et vert ; au milieu de la table sont disposées deux énormes bougies allumées, déjà à moitié fondues, et deux couronnes de pain tressé. Madame Touriel me fait asseoir entre elle et son fils, en face de Célia. Son mari verse du vin dans une coupe, récite une formule religieuse, rompt le pain et en donne un morceau à chacun d'entre nous. Puis Célia part avec sa mère à la cuisine et elles reviennent avec un plat qui mijotait dans le four, allumé depuis la veille. C'est une carpe farcie qui sent sacrément bon.

« Il n'y a pas d'arêtes. Tu sais pourquoi ? me demande Benjamin.

— Pour ne pas risquer de s'étrangler avec. Non ? Je ne sais pas.

— Parce qu'on n'a pas le droit de travailler le jour du shabbat.

— C'est un travail d'enlever les arêtes ?

— Bien sûr que c'est un travail, hein Papa ?

— C'est le tri entre le comestible et l'incomestible, un travail de finition, le dernier stade de la *melakha*, la création de l'univers par Elohim, Dieu si tu préfères.

— Oui, je sais. La Bible dit que Dieu a créé le monde en six jours et s'est reposé le septième. Mais puisque l'Ancien Testament est commun aux chrétiens et aux juifs, pourquoi n'est-ce pas le même jour ?

— Bonne question, Tipû ! Très bonne question ! Je crois que dans ta religion, on s'est beaucoup interrogé là-dessus. Il semble, mais c'est contesté par certains, que ton Christ, celui qui se disait le fils de Dieu, soit ressuscité très tôt un dimanche matin... Tu connais les Evangiles : à l'aube du premier jour de la semaine, Marie de Magdala et l'autre Marie se rendirent au sépulcre, et le trouvèrent vide. Le premier jour de la semaine, donc le lendemain du septième, le shabbat. Les chrétiens célébrèrent d'abord le dimanche de Pâques comme jour de la résurrection de leur seigneur, puis par extension la commémorèrent tous les dimanches... Mais cela n'avait rien à voir avec le jour du repos du quatrième commandement.

— Mais pourquoi, alors, les chrétiens n'observent-ils plus le shabbat ?

— Ça s'est passé beaucoup plus tard, du temps de l'empereur Constantin... Lors du concile de Laodicée, en 363, il a été décrété que les chrétiens devraient dorénavant travailler le samedi et se reposer le dimanche. C'était un moyen d'identifier les juifs et de pouvoir les persécuter... Mais l'ironie de l'histoire est que les chrétiens choisirent ainsi le jour de l'adoration du soleil des anciennes pratiques païennes ! Ils encourent donc chaque semaine la colère de Dieu, qui se déversera sur eux le jour du jugement dernier.

— Parlons d'autre chose, Michel ! T'es-tu fait beaucoup de camarades au collège, Tipû ? Est-ce que tu t'y plais ? »

J'ai été très bien. Je n'ai pas parlé de la peur continue de se faire remarquer par les caïds, de la nécessité de s'observer toujours, de prétendre ne rien savoir et ne rien vouloir apprendre, de la règle de ne jamais poser une question intelligente aux profs, mais les questions les plus stupides possibles pour retarder la progression des cours et faire rire la classe. Au contraire, j'ai parlé avec enthousiasme de l'ambiance chaleureuse et vivante, de la découverte enrichissante d'autres cultures, du souci d'égalité de nos enseignants... Alicia me regardait d'un air incrédule et Célia me donna soudain un grand coup de pied sous la table : j'en faisais trop. Alors je demandai si nous aurions un voyage scolaire avant la fin de

l'année ; aller passer deux semaines en Angleterre, par exemple, ça ferait à tous le plus grand bien.

« Ah non, je suis désolé, Tipû, c'est impossible. Il y a des élèves dont les parents sont dans une situation précaire... Ce n'est même pas un problème d'argent, il y a des subventions pour ça. Ils ne sont pas en règle, si tu vois ce que je veux dire... Leurs enfants ne pourraient pas en profiter, et cela ne serait pas juste. »

Je pensai à Marietou, à Boubacar, à Valérie, qui était le nom que s'était donné Shifeng en arrivant en France, et je ne répliquai rien. Monsieur Touriel soupira, et chanta une chanson en élevant à nouveau le gobelet en argent, qui s'appelle une coupe à *kiddoush*. Enfin, il se leva de table, marquant le signe de la dispersion générale. Célia m'emmena dans sa chambre, en refermant la porte au nez de Benjamin.

« Qu'est-ce qu'on a le droit de faire ?

— Pas grand-chose, à la vérité... Tu connais le jeu des mille bornes ? »

Marietou est bizarre, ce matin : les yeux rouges et de grandes traînées grises le long de ses joues luisantes et rebondies. Elle garde la tête baissée, et crayonne compulsivement son cahier. J'interroge du regard Célia, qui est assise à côté d'elle. Celle-ci prend l'air ahuri qu'a Boubacar lorsqu'un prof l'interroge : les yeux ronds comme des billes et la bouche entrouverte de saisissement, qui miment la surprise et l'indignation mieux que de longues phrases. Elle est très douée pour imiter les gens. Dylan, derrière moi, me tape sur l'épaule pour que je me retourne. Nasser s'est levé silencieusement et marche tout courbé vers le fond de la classe ; il s'approche doucement de Hicham, assis au dernier rang, et qui n'a pas enlevé sa capuche depuis qu'on est entré en cours. Brusquement, il la tire en arrière et dévoile un crâne rasé. Il pousse un cri de joie :

« Le bouffon de sa race ! I' revient du coiffeur ! I' s'est fait tondre ses frisettes ! »

En même temps, il le frappe à grands coups sur la tête. Ses deux âmes damnées, Samir et Anis, l'ont rejoint et cognent avec lui, sous les éclats de rire de la moitié de la classe. Hicham se protège la tête d'une main et essaie de l'autre de rendre les coups. La prof d'histoire s'égosille à côté de son bureau. Tout le monde crie maintenant : « Baston ! Baston ! » Dylan et moi, nous nous sommes levés et contre-attaquons les assaillants par derrière. Je suis une boule de nerfs, je frappe en abattant les poings à toute vitesse, pour ne pas laisser de prise sous la dégelée. Je suis un chevalier, un croisé, et je vais niquer à mort les sarrasins ! Soudain, j'entends un cri strident ; c'est Célia qui est montée sur sa chaise, et qui hurle :

« Ça suffit ! Ça suffit ! Vous êtes tous des cailleras ! Et vous, les rebeu, vous êtes les pires de tous ! J'peux plus kiffer cette classe, c'est le daoua du matin au soir ! Et vous là, qu'est-ce que vous attendez ? Envoyez un délégué à la vie scolaire, au moins ! » Et elle se met à lancer dans notre direction tout ce qui lui tombe sous la main, gommes, stylos, carnets...

Nasser s'est redressé et la fixe avec un sourire mauvais ; il s'avance lentement vers elle, au moment où la sonnerie retentit. Il fait alors signe aux deux autres de le suivre, et les trois se dirigent vers la porte de la salle, sans que personne n'ose bouger.

Pendant la récré, nous avons tous les quatre accompagné à l'infirmier Hicham, qui saigne de la lèvre. « Mon pote est tombé dans l'escalier », affirme Dylan. L'infirmière nettoie la coupure et met un minuscule pansement. Elle avise le crâne de Hicham qui commence à bleuir par endroits : « Tombé dans l'escalier ? Retour de chez le coiffeur, plutôt ! Ça ne s'arrêtera donc jamais, cette coutume barbare ? Enfin... On ne t'embêtera plus demain ! » Célia et moi interrogeons Marietou : qu'est-ce qui ne va pas ? Elle était tellement dans son monde qu'elle n'a même pas fait attention au cafouillage de tout à l'heure. Elle nous regarde de ses grands yeux alourdis de tristesse.

« C'est mon père... Il a fait venir une nouvelle épouse.

— Quoi ?

— Elle est arrivée hier. Ma mère pleure tout le temps. Mon père a dit : je t'avais prévenue, tu es trop vieille pour avoir d'autres enfants. Sa nouvelle femme a seize ans : elle est même plus jeune que Youssouf et Maïmouna, mon grand frère et ma grande sœur...

— Mais c'est pas interdit, ça, en France, la polygamie ?

— Elle est pas officielle... Elle va se faire passer pour notre sœur. Mais selon la loi du Coran, ils sont bien mariés. De toute manière, officiellement, nous, on n'existe pas : on n'a pas de papiers. »

Sonnerie de fin de récré. Célia tend son mouchoir à Marietou, qui s'essuie les yeux et les joues. Nous retournons en classe.

« Qu'est-ce que c'est, maintenant ?

— Français.

— J'ai oublié mes affaires...

— Ça te change ! »

Tout d'un coup, la porte s'ouvre. C'est la CPE qui entre sans avoir frappé. Elle est accompagnée de deux surveillants. Elle nous scrute et désigne du doigt Nasser, Samir et Anis, qui font semblant de dormir au fond de la salle.

« Tous les trois, au fond ! Oui, vous ! Suivez-moi immédiatement.

— Nous ? Mais qu'est-ce qu'on a fait ? Sur la Mecque ! On n'a rien fait...

— Ce n'est pas ce que m'a dit votre professeur d'histoire... Allez ! Chez monsieur le Principal ! Tout de suite ! Et prenez vos affaires. »

Les trois garçons s'exécutent lentement. Juste avant de sortir de la classe, Nasser se retourne vers Célia et la regarde intensément :

« T'es die, la feuj ! La tête de ouam, Célia : j'te jure que t'es die ! »

Nasser et ses adjoints ont été bons pour le conseil de discipline et exclus une semaine. Les délégués ont témoigné, raconté grosso modo tout ce qui s'était passé. Dylan et moi avons écopé d'un avertissement, c'était réglo. Il paraît que le principal n'attendait que ça, pouvoir faire un exemple qui envoie un message fort : tolérance zéro pour le baptême "retour du coiffeur" ! Qu'on se le dise ! Mais les menaces contre Célia, sans qui la prof d'histoire ne serait sans doute pas allée tout rapporter à la CPE, n'ont pas été évoquées. Les délégués n'en ont pas parlé, ni Nasser, Samir, et Anis, qui n'ont pas ouvert la bouche pour se défendre. On pourrait croire que c'est par honneur, mais je ne peux m'empêcher d'être envahi d'un sentiment d'angoisse, d'appréhension. Hicham et Dylan sont d'accord : on surveille, on ouvre grands les yeux. On ne quittera pas Célia d'une semelle, on sera ses gardes du corps pendant la récré et si elle sort du collège après les cours.

De toute manière, il fait maintenant trop froid pour goûter sur notre banc au bord du canal.

Il faut songer à rendre l'invitation à déjeuner chez le principal, et je veux inviter à mon tour Célia. A cause de la nouvelle donne, je vais convier toute la bande ; et puis, ça sortira un peu Marietou de son marasme. Mais ma mère pousse les hauts cris : nous serons bien trop nombreux, elle n'a pas le temps de faire de la cuisine pour tant de monde. C'est Pravîr qui trouve la solution : il nous invite tous au restaurant, chez Damodar. Ça ne lui coûtera rien, Damodar lui doit bien ça. Pravîr nous rend visite presque tous les soirs. Il arrive vers neuf heures, et se fait offrir le thé. Tasse après tasse, il discute interminablement en kannada avec ma mère. Souvent, quand je vais embrasser celle-ci avant de me coucher, il est encore là. Il paraît tout confus, se lève, et dit qu'il s'en va immédiatement, qu'il est très tard, qu'il n'a pas vu le temps passer. Mais je les entends parler à mi-voix jusqu'à ce que je m'endorme.

Pour l'invitation, j'ai choisi un dimanche, bien sûr. Nous avons réservé une grande table pour sept dans le nouveau restaurant de Damodar, "La rose de Bangalore". Le père de Hicham n'a pas voulu que son fils arrive les mains vides et lui a donné des billets pour qu'on aille ensuite tous ensemble à la représentation de quatre heures au Cirque d'Hiver. A midi, Dylan passe me prendre et nous allons chercher Célia au collège. Nasser, Samir et Anis ont repris les cours et se tiennent tranquilles pour le moment ; après le conseil, le principal avait convoqué leurs parents pour leur expliquer la sanction, et ils ont été punis une deuxième fois à la maison. C'est la ficha pour eux... Aussi nous ne relâchons pas la surveillance. Célia trouve tout ça un peu ridicule, et comme les autres filles se moquent d'elle et de ses trois chevaliers servants, elle n'est pas très aimable avec nous. Mais Monsieur Touriel a bien compris, et chaque fois qu'il nous croise dans un couloir ou dans la cour, faisant bloc autour de sa fille, il nous adresse un discret signe de reconnaissance. Célia nous rejoint à la porte du collège, nous passons cueillir Marietou en bas de son squat, et nous rallions la boucherie des parents de Hicham

qui est encore ouverte, et où Monsieur Rahmani supervise ses commis qui tranchent, préparent et emballent toutes sortes de viandes. Il appelle son fils et nous le remercions pour les places de cirque. Après, c'est toujours tout droit jusqu'au bout de la rue du Faubourg-Saint-Denis.

C'est une belle journée de mars. Nous tenons toute la largeur du trottoir mouillé de la dernière giboulée et qui luit sous le soleil. Les filles sont élégantes avec leurs jupes courtes et leurs collants noirs qui leur font des jambes interminables. Les gens se retournent sur elles et on entend même quelques sifflements. Dylan a sorti son perfecto du samedi soir, un jeans de marque savamment élimé, et des santiags à bouts pointus. Les cheveux de Hicham commencent à repousser et il a troqué son sweater à capuche contre une jolie veste bleu marine à col officier et à boutons dorés. Je me sens fier et en même temps légèrement inquiet qu'on se fasse ainsi remarquer. Dans ce quartier, la règle est de se fondre dans le paysage si on ne veut pas d'ennui. Nous arrivons enfin. Le restaurant est dans le passage Brady, une ruelle pittoresque couverte d'une verrière dont les Indiens de Paris ont fait leur fer de lance dans le cœur de la capitale, disputant les commerces à des occupants plus anciens. Depuis la dernière fois que je suis venu, il y a quelques mois, je découvre encore davantage de boutiques indiennes ; il n'y a plus qu'un tailleur et un coiffeur tenus par des blancs, aux devantures ternes et closes parce qu'on est dimanche. Ma mère est déjà là, avec Pravîr et Rose-Parvati qui court entre les tables. Pour l'occasion, elle a mis un sari, ce qui ne lui était pas arrivé depuis longtemps, mais Pravîr est en costume sombre, à l'européenne, avec une chemise blanche et une cravate.

Damodar vient saluer la compagnie et nous distribue la carte. Sa lecture plonge mes amis dans la perplexité : à part Hicham, c'est la première fois qu'ils mangent indien. Ce sera des chicken tandooris, puis des currys d'agneau et de crevettes, accompagnés de riz basmati et de naans au fromage, et du lassi pour tout le monde, sauf pour ma mère qui s'est laissée persuader par Pravîr de prendre un peu de vin rosé. Le teint de Dylan a viré au rouge sous ses cheveux blonds, les yeux de Célia brillent de plaisir, et Marietou digère béatement sans songer à essuyer la paire de moustaches blanches que le lassi a laissé sur sa lèvre. Hicham rote

discrètement. « Qui a encore faim pour une mangue ? », lance Pravîr, qui tient à ce que le repas soit sans faute. Mais personne ne peut plus rien avaler et il faut se dépêcher pour être à l'heure au Cirque d'Hiver. Heureusement, ce n'est pas loin.

Nous étions à peine assis sur les gradins que Rose-Parvati s'est mise à hurler en entendant barrir un éléphant. Moi, ça m'a donné immédiatement la nostalgie de Pondichéry, mais la pauvre n'a aucune idée, — s'il y a déjà des idées dans sa petite tête—, de ce que peut être l'Inde, qui n'est même pas son pays natal. Impossible de la calmer ! Pravîr a conseillé à ma mère de sortir avec lui, et ils reviendront nous chercher à la fin de la représentation. Elle a fait signe qu'elle était d'accord, et ils ont filé tous les trois, Pravîr enveloppant d'un bras le bébé qui s'étouffait de sanglots et tirant derrière lui ma mère par la main. Célia les observait s'éloigner d'un air entendu. « Quand est-ce que ta mère se remarie ? ».

Ça m'a gâché tout le reste de l'après-midi.

Je n'ai pratiquement pas dormi de la nuit. Je me rappelais plein de petits détails, auxquels je n'avais pas jusque là accordé d'importance. Pravîr nous avait aidés à déménager et n'avait pas voulu se faire payer. Il nous avait offert une télévision et un nouvel ordinateur, disant qu'ils ne lui avaient rien coûté : du matériel tombé de camion... Chaque fois que nous allons dîner chez Damodar, il rapplique dans la demi-heure qui suit, comme si son ami venait de l'appeler pour lui dire que nous étions là. Je me promets, la prochaine fois, de bien observer Damodar pour voir s'il téléphone ou envoie un texto quand nous arrivons. Pravîr habite en banlieue, à Sarcelles ; mais il a une moto et se déplace à toute vitesse. Il ne prend jamais les transports en commun, et dit que c'est bien pratique pour

échapper aux contrôles de police. Et... Ah ! Le bâtard de sa race ! J'ai trouvé ! C'est un coup monté ! Il faut que ma mère l'épouse, comme ça il pourra se faire régulariser ! Puisque ma mère est française ! Je suis sûr que Damodar est derrière tout ça... Il n'a jamais vraiment accepté qu'elle épouse un chrétien. C'est lui qui nous a trouvé cet appart' rue Cail, juste à côté de chez lui ; il peut surveiller sa soeur, la manipuler... Dire que je n'avais rien compris ! Célia a pigé tout de suite ! Mais qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire pour empêcher ça ?

Quand le réveil a sonné, je me suis levé comme un zombie, je me suis habillé comme un automate, et je suis parti pour le collège sans toucher à mon petit-déjeuner. J'ai failli me faire écraser deux fois, et quand je suis arrivé dans la classe, je me suis assis à côté de Célia, sans parler, sans sortir mes affaires. Le prof de français, un bounty qui se donne de l'importance, mais qui arrive à peu près à nous tenir grâce à son mètre quatre-vingt-quinze et à sa voix d'Uncle Ben's, ironisa et prétendit qu'il savait bien pourquoi j'étais dans cet état cataleptique : c'était le premier jour du printemps, la montée de la sève dans les arbres qui fait éclore les bourgeons fragiles et soyeux, la poussée de la vie dans la Nature qui réveille les instincts animaux... Je sentais tout ça, et mes hormones réagissaient ! J'étais sans doute en train de composer un poème dicté par ma Muse. Il expliqua ce qu'était l'inspiration romantique, et cita Musset : « Poète, prends ton luth et me donne un baiser ! »

Toute la classe gloussa et se moqua, autant de lui que de moi.

« Cousin, tu fais des vers ? Tu pongs des rimes ?

— Tu veux devenir prof de çais-fran ? Eh, M'sieu ! Vous aussi, vous pondez des vers ?

— Allez, Tipû ! Dis-nous quelle meuf tu kiffes !

— Wesh ! C'est Célia ! Tout le monde sait ça !

— Cette tasspé ! N'importe nawake ! C'est Marietou ! Il va chez elle tous les soirs !

— Non ! C'est Dylan ! J'les ai vus s'embrasser !

— Oh, les pédés !

— Dylan, beau gosse : c'est vrai que t'es pédé ?

— Tipû ! Tête de chips ! C'est toi qui sucés ?

— Mais arrêtez de le vanner ! Il a l'seum ! »

J'ai pris mes affaires et je suis sorti. Au bout du couloir, Diego et Aruna, les délégués, me rattrapèrent et me conduisirent à la vie scolaire, où un surveillant visa mon carnet de correspondance ; on me mit dans un coin du bureau et on m'oublia.

A la récré, Hicham, Dylan et Marietou pointèrent leurs têtes et me demandèrent si ça allait mieux. Pour me distraire, ils me remercièrent encore une fois de la journée de la veille et se mirent à discuter de la dangerosité comparée des numéros de cirque qu'on avait vus : Hicham pensait que le métier le plus risqué était sans conteste celui des trapézistes, Dylan celui du montreur de fauves, Marietou en tenait pour le sort de la partenaire du lanceur de couteaux. Pris au jeu, je rétorquai que ce n'était sûrement pas celui du dresseur de puces, mais que c'était pourtant ce numéro que j'avais trouvé le plus original et le plus drôle. Soudain, je me raidis :

« Où est Célia ?

— Elle est allée aux toilettes...

— Mais putain ! Qu'est-ce que vous faites ici ?

— Oh, cool ! On ne va quand même pas lui tendre le PQ et tirer la chasse !

— T'as pas de pudeur, Tipû !

— Ouais, c'est gênant, quoi ! »

Je les bousculai et les entraînai à ma suite : « C'est quelles toilettes ? Vite ! »

Ça venait de sonner. Les couloirs étaient encombrés et les toilettes filles désertes. A première vue. J'ouvris les cabinets à grands coups de pied dans les portes, qui frappèrent les parois en résonnant. L'avant-dernière porte résista, fermée au verrou. Je tambourinai, appelant Célia. Marietou s'allongea sur le flanc, la joue contre le sol. « Elle est là ! » De chaque côté, les murs séparant les réduits n'étaient pas très hauts ; je passai au-dessus en grimpant sur la lunette du WC

voisin. Je me laissai glisser. Le corps de Célia était replié dans la position du fœtus, ses longs cheveux noirs masquant son visage. Je l'appelai mais elle ne répondit pas, ne bougea pas. Je n'osai la toucher. Je déverrouillai la porte mais ne pus faire plus que l'entrouvrir : le corps la bloquait. Je hurlai :

« Dégondez la porte ! Vite ! Dégondez cette putain de porte ! »

Hicham et Dylan la haussèrent de quelques centimètres, la tirèrent vers eux et la déposèrent le long du cabinet voisin. Marietou s'agenouilla à côté de Célia et glissa sa main sous sa poitrine. « Elle respire ! Y'Allah ! Elle respire ! »

Une angoisse oppressante m'empêchait de me pencher aussi, d'écarter les cheveux, de découvrir le visage. Tremblant et pris de vertiges, j'enjambai le corps et allai m'asperger la tête sous un robinet. « Vite ! Hicham, cours chercher l'infirmière ! Moi, je vais prévenir la CPE ! Dylan, tu restes là avec Marietou ! »

Je crois n'avoir jamais couru aussi vite de toute ma vie ; je sautai les marches quatre par quatre, je glissai dans les virages, faillis m'assommer contre une porte coupe-feu. Que ce collègue était grand ! Je me forçai à compter, me fixant d'arriver avant d'en être à cent. A quatre-vingt-seize, je vins buter contre le bureau de la CPE.

« Célia a été agressée ! Les toilettes au rez-de-chaussée du bâtiment bleu ! Appelez les secours ! Vite ! »

Et je m'évanouis.

Quand je repris connaissance, j'étais à l'infirmerie, mes trois copains debout au pied du lit. Célia avait été emmenée à l'hôpital ; elle était dans le coma. Les policiers, arrivés presque aussi vite que le Samu, avaient interrogé Nasser, Selim et Anis, sur la foi des témoignages qui les avaient tout de suite incriminés. Mais il semblait qu'ils avaient un alibi : pendant la récré, ils étaient au CDI et ils avaient emprunté chacun un livre... Nasser, Selim, Anis, lire des livres ! Mais la documentaliste était formelle : ils étaient arrivés deux ou trois minutes après la sonnerie de début de la récré, et étaient restés jusqu'à la fin, lui demandant même de les aider dans leur choix ! Elle avait dû créer leurs fiches de prêt, car c'était la

première fois qu'ils sortaient des livres. Il allait falloir attendre qu'on puisse interroger Célia.

L'infirmière me garda avec elle jusqu'à la fin de l'après-midi. Elle me fit apporter un plateau de la cantine, mais je ne pus rien avaler. A quatre heures, je reçus la visite du principal. Monsieur Touriel revenait de l'hôpital, où les médecins avaient décidé de maintenir Célia dans un coma artificiel afin de pouvoir mieux la soigner. Elle avait l'épaule démise, des ecchymoses sur tout le corps, des plaies profondes sur les bras et au visage, et un traumatisme crânien. On craignait qu'elle ne perdît un œil. Je n'osais pas regarder monsieur Touriel, tellement j'avais honte, tellement je me sentais responsable. Si je n'avais pas eu cette réaction stupide, si je n'étais pas sorti de cours, mes camarades n'auraient pas eu l'idée de venir me voir à la vie scolaire pendant la récréation, laissant Célia sans protection... Monsieur Touriel me regarda en silence de ses bons yeux bruns voilés d'inquiétude, me caressa la joue et posa longuement sa main sur ma tête.

« Ne t'accuse pas, ce n'est pas ta faute ! dit-il enfin. On ne peut pas tout prévoir, tout contrôler... S'il y a un responsable ici, Tipû, c'est moi ! J'aurais dû prendre ces menaces plus au sérieux... Si on en avait parlé au conseil de discipline, cela aurait certainement entraîné l'exclusion définitive... Mais j'ai cru que ça mettrait de l'huile sur le feu, que toute une communauté d'élèves se sentirait stigmatisée... Repose-toi encore un peu... Reste demain chez toi si tu veux. »

Demain ! Chez moi ! Mes mésaventures familiales, que j'avais oubliées depuis six heures, me revinrent à la mémoire, telles un coup de massue.

« Non, non... Je serai là demain. Je vous en prie, Monsieur : dites-moi quand elle sera sortie du coma et quand je pourrai aller la voir. »

Célia resta une semaine dans le coma et deux semaines encore sans recevoir d'autres visites que celles de ses parents. Elle dut subir deux opérations de l'œil, et sa chambre restait plongée dans la pénombre. Dès qu'ils en eurent l'autorisation, les flics vinrent l'interroger ; elle dit qu'elle ne se souvenait pratiquement de rien, que la seule chose qu'elle pouvait affirmer était que ses agresseurs étaient de sexe féminin. Evidemment ! Au cours de l'enquête, des filles de Quatrième étaient venues témoigner qu'elles avaient voulu utiliser les toilettes où Célia était en train d'être tabassée, et qu'elles avaient vu sur la porte close un papier scotché indiquant que l'endroit était condamné. Les mots étaient en lettres majuscules au marqueur noir. Elles se rappelaient même qu'il y avait écrit "FERMER POUR TRAVEAUX", et ça les avait fait bien rire que l'administration du collège ne sache apparemment pas mieux la grammaire et l'orthographe que ses élèves. Il n'y avait plus de papier lorsque nous étions arrivés ; c'était l'indice d'une préméditation. Les flics interrogèrent toutes les élèves du collège mais cela ne donna rien.

« Bien sûr que je sais qui m'a fait ça ! Mais je ne le dirai pas, Tipû, même à toi. Elles m'ont prévenue : si je parle, on s'en prendra à Benjamin. »

Célia me regardait, la bouche amèrement crispée. Une gaze lui couvrait l'œil gauche, fixée sur le front et la joue par des sparadraps transparents. Au-dessous, une longue plaie fine commençait de cicatriser, badigeonnée de mercurochrome. Les médecins pensaient avoir sauvé son œil ; à côté, la trace indélébile qui marquerait son profil leur semblait un problème mineur.

« Elles m'ont dit : tiens, sale feuj, de la part de Nasser ! Tu te souviendras de lui toute ta vie ! Si on n'était pas si pressées, on te tatouerait au cutter une étoile sur le front...

— Dans quelques mois, on ne verra plus rien...

— Te fatigue pas ! Je m'y suis faite ! Le chirurgien a raison : l'important est de ne pas avoir perdu l'œil... Mais je ne retournerai plus dans ce collège, ça non, jamais plus !

— Qu'est-ce tu vas faire alors ? Où vas-tu aller ?

— Dès que je pourrai sortir d'ici, j'irai en convalescence chez une sœur de ma mère, qui habite le Midi. Cet été, je partirai dans un kibboutz, en Israël... A la rentrée... Papa est en train de me trouver une place dans un autre collège, mais pas à Paris. Je devrai sans doute être interne... »

Nous restâmes un instant silencieux. Une vision triste et grise de pensionnat à l'anglaise passa devant mes yeux. Je soupirai :

« Tu vas me manquer...

— Je t'écirai.

— Ce n'est pas la même chose...

— Tu auras toujours Hicham, Dylan et Marietou...

— Célia... Je crois que je ne vais pas rester au collège, moi non plus...

— Quoi ?

— Tu avais raison : ma mère va se marier avec Pravîr.

— Ah ! J'en étais sûre ! »

Pour la première fois depuis que j'étais avec elle, Célia sourit. Elle était contente d'avoir vu juste, petite vanité. Mais elle se reprit dès qu'elle jeta sur moi son œil valide :

« Mais, Tipû, il ne faut pas le prendre comme ça. C'est normal ! Elle est trop jeune pour rester veuve !

— Tu ne comprends pas ! C'est une machination ! Mon oncle a tout manigancé. Il a fait d'une pierre deux coups : ramener ma mère dans le camp hindou, et permettre à son ami d'être régularisé.

— Tu crois ? Moi, je pense qu'ils sont tout simplement amoureux... »

C'était bien une fille ! Je lui racontai qu'un matin, j'avais surpris Pravîr sortant en tapinois de l'appartement ; le soir même, ma mère m'annonçait qu'elle allait se remarier avec lui et que la cérémonie avait été arrêtée pour le premier samedi de juin. Je ne pouvais pas empêcher ça, mais il n'était pas question que je continue à vivre avec eux.

« Qu'est-ce que tu comptes faire ?

— Retourner en Inde ! Ce que je voulais déjà faire il y a un an...

— Si ta mère n'est pas d'accord, tu ne pourras pas !

— J'ai mon passeport, et je gagnerai de quoi payer mon billet d'avion... Une fois là-bas...

— Si tu n'as pas d'autorisation de sortie du territoire, on ne te laissera pas prendre l'avion !

— Quoi ?

— Ta mère doit signer une attestation pour que tu puisses aller seul à l'étranger. Je le sais : mes parents en ont fait établir une pour que je puisse partir en Israël. Il faut aller à la Préfecture de Police avec les passeports et plein d'autres papiers. »

Une fois de plus, j'étais coincé ! Jamais ma mère n'accepterait. Elle considérait que mon opposition à ce mariage était un entêtement puéril... Elle avait dit exactement ça : *entêtement puéril*. Elle avait fait beaucoup de progrès en français.

Troublé, j'étais incapable de répondre à Célia, qui m'interrogeait sur les coutumes indiennes relatives au mariage. J'effleurai d'un léger baiser sa joue

blessée, et lui dis que je reviendrais le mercredi suivant. Il fallait que je réfléchisse à une autre stratégie.

« Mon père est mort, ma mère à l'hôpital : un euro pour manger, s'il vous plaît. »

Je suis assis sur les talons au croisement de deux couloirs du métro, à la station Châtelet. Je tiens contre ma poitrine le petit écriteau et j'ai devant moi une sébile contenant quelques pièces. Il faut regarder les gens droit dans les yeux pour qu'ils donnent, et qu'il y ait toujours quelques pièces dans la sébile, ni trop ni trop peu. Il faut aussi être sur le qui vive, pour échapper aux rondes des agents de sécurité. Changer d'endroit régulièrement. Heureusement, je dispose des centaines de kilomètres de couloirs du métro parisien. Il y a cinq jours que j'ai commencé, et j'ai déjà récolté trois cents euros : soixante euros par jour en moyenne. On se demande pourquoi les gens prennent la peine de travailler... J'ai calculé : à ce rythme, j'aurai assez avant la fin des vacances de Pâques. Assez pour filer en train

jusqu'à Bordeaux et financer mon billet d'avion. C'est mon plan : persuader mon grand-oncle de plaider ma cause auprès de ma mère, il a beaucoup d'influence sur elle. Pas par téléphone ou par mail, il se défausserait... Non, aller là-bas, chez lui, me mettre sous sa protection. Et je suis sûr que mes grands-parents m'accueilleront à bras ouverts : ils ont eu du mal à accepter que ma mère se remarie si vite et ils craignent de ne plus jamais revoir leurs petits-enfants. Il faut aussi que je disparaisse quelques jours avant de réapparaître à Bordeaux. Pour que ma mère soit folle d'inquiétude et qu'elle signe n'importe quoi, dans le soulagement de m'avoir retrouvé vivant.

Personne ne se doute de rien. A huit heures et demi, ma mère part travailler, avec Rose-Parvati qu'elle laisse comme d'habitude à la nourrice. A huit heures quarante-cinq, je sors. J'ai mis mes plus vieux vêtements, que j'ai soigneusement salis et méticuleusement troués aux genoux et aux coudes. J'ai passé autour de mon cou une pochette en tissu qui contient mon passeport, mon téléphone, les clefs de l'appartement, et que je cache sous un T-shirt effrangé. Je suis censé aller au centre de loisirs du quartier. A cinq heures, je rentre ; je me change et cache mes frusques sous mon matelas. Je vais chercher ma petite sœur chez la nourrice et la conduis chez Damodar pour qu'elle joue avec sa cousine, sous la surveillance de Fulmana. Puis je fais les courses pour le dîner, en suivant la liste que ma mère dresse chaque matin ; j'en profite pour changer la recette de la journée en billets de vingt euros. Quand ma mère rentre, ses deux enfants, fraîchement sortis du bain, sont en train de jouer ensemble devant la télé. Quelle chance elle a que son grand fils de bientôt douze ans soit si sérieux et si affectueux avec sa petite sœur !

« Qu'est-ce que tu fous là ? Le métro, c'est à nous ! »

Mon attention s'est relâchée un instant de trop. Je ne les ai pas vus arriver. Ils sont trois, trois jeunes Roms à peu près du même âge que moi, deux garçons et une fille. Les garçons me plaquent contre le mur et la fille me fouille. Elle me déleste des pièces que j'ai déjà gagnées et ses petites mains froides, aux ongles rongés peints d'un vernis rouge vif qui s'écaille, s'infiltrant sous mon T-shirt ; elle

a vite trouvé ma pochette et s'apprête à l'ouvrir. S'ils me prennent mon passeport, je suis cuit. Je crève de trouille, mais je me mets à rire, comme si elle me chatouillait :

« Eh cousins ! Y'a pas moyen de faire du business ensemble ?

— Kalté ! On bosse pas avec les gadjés !

— J'suis pas un gadjé ! J'suis un douin ! J'ai besoin de thunes pour rentrer chez moi, en Inde !

— Qu'est-ce que ça peut nous foutre ?

— Allez ! Soyez cool ! J'vous refilerai la moitié ! Vous y gagnerez ! J'ai bien vu : les gens se méfient, ils vous donnent presque rien. Tout le monde sait que vous êtes là pour soulager le touriste de ses dollars... Moi, je suis seul, je reste assis sans bouger, je fais pitié...

— Combien tu te fais par jour ?

— Quatre-vingts, cent... »

J'exagère à peine. Le plus grand des deux gars se gratte la tête ; c'est l'autre qui prend la décision. « Tou, taisa, katé ! Ma bis ta gar ! »

J'ouvre grand les yeux et fais un geste d'incompréhension. La fille se tord de rire : « Il entrave que tchi à ce que tu dis ! Ici, demain, même heure ! N'oublie pas ! » Elle brandit un Smartphone et me prend en photo ; dans dix minutes, ma trombine sera connue de tout leur réseau...

Je les regarde s'éloigner. Les deux garçons en roulant des épaules et en traînant les pieds, comme s'ils voulaient encore m'impressionner ; la fille en dansant autour d'eux. De temps en temps, elle se détourne pour suivre une voyageuse qu'elle implore en joignant les mains, puis rejoint ses compagnons en riant aux éclats. Ces trois-là ne vont certainement pas à l'école. Ils ne ratent pas grand-chose, mais leur liberté n'est qu'apparences : tous les soirs, ils rendent des comptes. Et gare aux coups si leurs gains sont insuffisants. Grâce à ce qu'ils vont me soutirer, on les laissera un moment tranquilles. Mais ça ne fait pas du tout mes affaires : comment gagner encore assez d'argent en quelques jours, s'ils m'en prennent la moitié ? Je ne pourrai plus continuer quand les vacances seront finies : si je sèche, on préviendra ma mère... Et je comptais bien mettre les voiles

vendredi prochain, juste après ma dernière visite à Célia... Qui pourrait bien me prêter de l'argent ?

C'est fait. J'ai récolté cent cinquante euros. C'est Pravîr qui me les a prêtés. Mon plan était machiavélique... Je lui ai dit que j'avais trouvé un magnifique cadeau pour la fête des mères, mais qu'il fallait que je paye tout de suite, à la commande ; je le rembourserai petit à petit avec mon argent de poche. Je ne risquais rien s'il refusait : qui aurait été vérifier ? Mais il a été flatté que je m'adresse à lui, il a cru que c'était un signe d'apaisement envers mon futur beau-père. Tous les soirs, il me sourit d'un air mystérieux, que ma mère remarque très bien. Elle se réjouit elle aussi : allons, allons, les choses s'arrangent ! J'ai presque honte, mais qui veut la fin veut les moyens.

Je suis dans le train pour Bordeaux. Comme je n'ai pas encore douze ans, mon billet ne m'a coûté que trente-cinq euros ; il m'en reste quatre cent cinquante. Cela devrait suffire pour l'avion jusqu'à Chennai. Mercredi, je suis allé au cinéma à la séance de six heures avec Hicham, Dylan et Marietou : c'était notre réunion d'adieu et ils ne le savaient pas. Tout à l'heure, j'ai passé une heure à l'hôpital ; Célia sort la semaine prochaine. Nous n'avons pas reparlé de mon projet ; elle doit croire que c'était une idée en l'air et que j'ai été découragé par les difficultés. Je ne la verrai plus, mais ce serait la même chose si je restais à Paris ; où que je sois, je ne pourrai plus que lui écrire ou lui téléphoner. Je demanderai à Grand-père d'installer Skype.

Le train est bondé, c'est un jour de grand départ : le début des vacances pour une zone et la fin pour une autre. Mes voisins sont un vieux couple et une

étudiante. Je dis que je vais chez mes grands-parents qui viennent me chercher à la gare de Bordeaux. J'ai mis tout ce à quoi je tenais le plus dans un petit sac à dos et je suis chaudement vêtu, un peu trop pour la saison. C'est qu'il va falloir que je couche une nuit dehors. J'ai beaucoup réfléchi : une nuit suffira. Je ne peux pas faire souffrir ma mère plus longtemps. Une nuit d'angoisse pour qu'elle comprenne, mais pas plus. Et puis, j'ai un petit pincement au cœur quand je pense aux heures prochaines : ma première nuit à la belle étoile !

« Mesdames, messieurs, dans quelques instants notre train arrive en gare de Bordeaux Saint-Jean. Bordeaux, trois minutes d'arrêt. »

Je décline en remerciant l'offre du vieux couple de m'accompagner jusqu'au lieu de rendez-vous avec "mes grands-parents" : ce n'est pas nécessaire, je connais bien les lieux. Je me faufile le premier hors du wagon et prends la direction de la sortie principale. Il est sept heures et demie. Mon plan est de marcher jusqu'au bord de la Garonne et de trouver une planque dans un recoin des quais. J'ai une bouteille d'eau et des barres de chocolat : boire et manger un peu toutes les heures pour ne pas m'endormir. Dès qu'il fera jour, je me remettrai en marche et me rendrai au domicile de mon grand-oncle. J'ai acheté un guide de Bordeaux avec un plan, et j'ai repéré où c'était : un faubourg résidentiel à l'est de la ville, à deux kilomètres du centre. J'attendrai un moment dans les parages, et à huit heures je sonnerai. J'ai préparé mon discours, tous mes arguments... Mais rien ne va se passer comme je l'avais imaginé.

« Et comment qu'il s'appelle, le gamin ? », demande le flic d'un ton jovial.

Ça commence bien !

« T-I-P-U accent circonflexe, répondis-je. Ça se prononce Tipou... Quant à mon nom de famille, c'est Voltaire.

— Mais qu'est-ce que c'est que ce mélange ? Il n'est pas Indien ? »

Il est minuit. Je suis assis dans un commissariat de police, en face de l'officier de garde. Derrière moi, les deux agents en tenue qui m'ont alpagué au moment où j'escaladais les grilles du Muséum d'Histoire Naturelle. Chercher une planque sur

les quais s'était révélé irréalisable. J'avais imaginé quelque chose comme les bords de la Seine à Paris, une mince corniche déserte après la tombée de la nuit, qui offre des abris de fortune sous les piles des ponts. Mais les quais de la Garonne sont les Champs-Élysées de Bordeaux : une voie piétonne de près de cent mètres de large, bordée de monuments historiques et éclairée comme en plein jour. Tous les amoureux de la nuit s'y rendent et s'y promènent, des trams parcourent les deux rives, et il y a même une immense piste de skate-board. Impossible de s'y cacher ! Je me suis enfoncé dans le labyrinthe de ruelles de la vieille ville et me suis finalement retrouvé longeant les grilles d'un jardin public. Elles n'étaient pas très hautes, et je suis le meilleur de la classe à la corde lisse. Je m'éloignai du lampadaire le plus proche, examinai les abords déserts, pris mon élan et commençai à grimper, le barreau de fer bien serré entre mes jambes, lorsqu'un sifflet véhément me paralysa.

« Eh, toi ! Où crois-tu que tu vas comme ça ? Descends de là tout de suite ! »

Bien obligé, ils étaient deux. Aucune chance de m'échapper. Je dus les accompagner dans le reste de leur tournée ; il n'y avait que moi dans le panier à salade, jeune pousse bien embêtée. Et question salades, je réfléchissais furieusement à celles que j'allais bien pouvoir leur servir. Bientôt. Maintenant !

« Tu peux me dire ce que tu faisais tout seul dehors en pleine nuit ? Et pourquoi tu voulais entrer dans ce jardin public ? »

— Je... Je venais chez mon grand-oncle... Il devait me prendre à la gare... Mais il n'était pas là, et... »

Un sanglot réprimé ne peut pas faire pas mauvais effet ; j'essuie mon nez d'un revers de manche.

« Duquesnoy, donne un kleenex à ce jeune homme. Il n'a pas le téléphone, ton oncle ? »

— Si ! J'ai appelé, mais ça ne répondait pas. J'ai laissé un message, il n'a pas rappelé. Je suis même allé sonner chez lui... Personne ! »

La question redoutée finit par arriver.

« Pourquoi tu n'as pas prévenu tes parents ? Quel est leur numéro de téléphone ? »

Je donne le fixe de l'ancien appart' et le numéro de portable de mon père. Que Dieu me pardonne ! Il faut bien que je gagne du temps.

« Ça ne répond pas, chef. »

Ouf ! Les numéros n'ont pas été repris.

« Laisse un message.

— Peux pas. Y a même pas d'accès au répondeur...

— Mes parents sont partis en week-end à l'étranger... »

Je sors la première chose qui me passe par la tête :

« A Moscou... Et moi, pendant ce temps-là, je devais aller chez mon grand-oncle. Je retourne à Paris lundi soir...

— Tu vas sécher un jour de classe ?

— C'est férié, chef. Lundi de Pâques... »

N'est-ce pas ? Deux jours, c'est trop court pour partir en si loin en week-end ; mais trois... Je m'étonne moi-même.

« Bon ! On va réessayer le grand-oncle. Téléphone ? »

Cette fois-ci je donne le bon. Que je connais par cœur. Pas question d'ouvrir mon portable, qui doit être saturé des messages de ma mère. Je gamberge un peu, car je ne sais pas si l'oncle Jean-Louis aura la présence d'esprit de couvrir mes mensonges. D'autant que ma mère l'aura peut-être prévenu de ma disparition ! Oui, c'est sûr ! Aïe ! Au secours, mon ange gardien !

« Ça ne répond pas non plus, chef. C'est tout de suite la boîte vocale. »

Bien sûr ! Il est minuit : son portable est fermé.

« Qu'est-ce qu'on en fait, chef ?

— En principe, faudrait le mettre en cellule jusqu'à demain matin, puis le confier à l'Assistance Publique tant qu'on n'a pas pu avoir les parents... Mais on pourrait peut-être aller jusqu'à chez l'oncle... »

Oh oui ! Oui ! Oui ! Oui !

« Où habite-t-il, ton oncle ?

— 16 rue Montaigne.

— C'est à Caudéran, chef... Quartier chic !

— Et il s'appelle comment, cet oncle ?

— Voltaire, comme moi. Jean-Louis Voltaire. Il est magistrat.

— Ah ! Voilà pourquoi ce nom me disait quelque chose ! C'est le juge de la cinquième chambre... Allez ! J'y vais ! Mariani, tu viens avec moi. »

Le commissaire appuie fermement sur la sonnette du numéro 16 de la rue Montaigne. A la lueur du réverbère, on distingue une étroite maison en meulière, agrémentée d'une tourelle au toit pointu. La fenêtre du premier étage s'éclaire et une ombre apparaît sur le balcon.

« Qu'est-ce que c'est ? »

Une voix de femme, avec un léger accent. Ça alors !

« Monsieur Voltaire, s'il vous plait ?

— Il s'est cassé la jambe ; il est à l'hôpital. »

Pauvre oncle ! Il y a un dieu pour les menteurs ! Mais qui est cette femme ?

« Jean-Pierre Brunet, commissaire divisionnaire. Pouvons-nous entrer, Madame ? »

L'ombre referme la fenêtre, et deux minutes plus tard, un bourdonnement avertit que le portail est ouvert. Nous traversons un jardinet tandis qu'on

déverrouille la porte d'entrée. La femme a allumé la lanterne au-dessus du perron et nous observe arriver. C'est une indienne d'une trentaine d'années, grande, mince, les cheveux très courts ; elle a pris le temps de passer un jeans et un T-shirt sur lequel est écrit : « I ♥ Bacchus ». Et cette femme est très belle, encore plus belle que ma mère.

« Entrez, s'il vous plait. »

Elle nous mène au salon, et nous invite à nous asseoir. Elle s'installe à califourchon sur le bras d'un fauteuil de cuir, et lève un sourcil.

« Ce jeune garçon est le petit-neveu de monsieur Voltaire et prétend qu'il était attendu par lui.

— Tipû ? »

Elle me connaît !

« Vous le connaissez ?

— Je ne l'avais encore jamais vu, mais mon oncle m'en avait parlé, bien sûr. »

Son oncle ? Mais qui est-elle ?

« Je ne me suis pas encore présentée : Irène Voltaire, même si je suis plus connue sous le nom d'Irène Volt aux Etats-Unis, où je vis. Je suis œnologue, et je loge chez mon oncle lorsque je viens voir des clients dans le Bordelais.

— Vous étiez au courant de la venue de votre... petit-cousin ?

— Je suis désolée, Jean-Louis me l'avait dit, mais... ça m'est sorti de la tête... Depuis, il est tombé... Il venait de se remettre au tennis, à son âge ! Et cela fait deux jours que je me partage entre mes rendez-vous et les visites à l'hôpital...

— Acceptez-vous de vous charger de lui ce week-end ? Ses parents sont en Russie...

— Ses parents sont en... ? Mais, oui, bien sûr, commissaire, pas de problème.

— Alors, veuillez signer cette décharge, et nous vous laissons. »

Nous sommes à présent seuls dans le salon. Irène, — elle prononce son prénom « Aïrinie » —, est allée me chercher à la cuisine du pain, du jambon, du fromage, et un grand verre de lait. Elle-même s'est versé un peu de vin blanc, qu'elle fait tourner dans son verre et qu'elle hume en y inclinant le nez ; puis elle

en prend une gorgée qu'elle garde un long moment dans sa bouche avant de l'avaler. Elle est la fille de Jean-Marie, l'oncle qui est mort du même accident vasculaire que mon père. Elle est partie à dix-huit ans aux Etats-Unis, faire des études de management hôtelier à l'université de Cornell, où elle s'est prise de passion pour l'oenologie. Depuis la mort de sa mère, quelques années après celle de son père, elle n'est jamais retournée à Pondichéry. Mais elle sillonne le monde entier, tous les pays où l'on fait du vin. Elle m'observe progresser dans mon souper improvisé avec appétit, mais lorsque je repose mes couverts, attaque :

« Bon ! Si tu me racontais, maintenant ? »

Je lui fais confiance ; elle m'a couvert sans hésitation. Je lui raconte tout : mon amour de l'Inde, mes deux années à Paris, la mort de mon père, le prochain remariage de ma mère. Et que je veux retourner vivre à Pondichéry.

« Tu y tiens tant que ça ? Assez pour vivre loin de ta mère et de ta petite sœur ? »

J'hésite un instant.

« Oui. C'est là-bas que je veux vivre. »

Je lui dis que, contrairement à beaucoup de Franco-Pondichériens, je n'ai jamais rêvé d'aller vivre en France, que je trouve même un peu ridicule cette double culture que nous nous imposons. A la mémoire de Papou, j'accepte de perpétuer cet héritage, mais là-bas. En plus, la France m'a déçu. Les gens sont hostiles ou indifférents les uns envers les autres. Et les collèges, une abomination. Je lui avoue que la perspective d'avoir à y retourner mardi prochain me donne des nausées. Je lui raconte ce qu'on a fait à Célia, que je ne reverrai plus de longtemps. Je lui demande si je peux l'accompagner demain, à l'hôpital. Mais est-ce que mon grand-oncle, dans son état, pourra m'aider ?

« Après l'hôpital, nous partons tous les deux pour Paris !

— Quoi ?

— C'est moi qui vais t'aider, Tipû. Je vais essayer de convaincre ta mère. Mais il faut que tu la retrouves le plus vite possible, et d'ailleurs, tu vas tout de suite lui téléphoner... Si tu voulais la rendre folle d'inquiétude, il est deux heures du matin ; je pense que l'expérience a assez duré. »

Je sors mon téléphone de la pochette que je porte toujours autour du cou. Je l'allume, je fais le code, et j'attends. L'appareil se met à faire toutes sortes de bruits et de vibrations, comme s'il était soumis à des tortures électriques. Je prends une grande inspiration et compose le numéro de portable de ma mère.

C'est Irène qui a pris la situation en mains, qui s'est occupée de tout. Elle a convenu avec ma mère d'un rendez-vous le lendemain en terrain neutre ; à six heures, à l'hôtel où elle réside habituellement quand elle vient à Paris. Après une courte nuit, nous sommes allés voir mon grand-oncle, qui fut très surpris de me trouver à son chevet ; il est abruti de médicaments pour ne pas souffrir, et aurait été bien incapable d'assumer le rôle que je voulais lui faire jouer. Le pauvre en a pour trois mois d'immobilisation et de rééducation. Ma cousine n'a pas voulu que je paye mon billet de retour pour Paris ; elle a pris deux places de première classe, je crois qu'elle gagne beaucoup d'argent. Pendant que le paysage que j'avais vu défiler la veille était rembobiné prestement vers la capitale, elle me parla de sa vie aux Etats-Unis. Elle habite à San Francisco, dans un appartement sous les toits qu'elle appelle un "penthouse" ; elle le partage avec une amie éditrice qu'elle a rencontrée en publiant des livres sur la dégustation des vins. Elle conseille les

viticulteurs californiens, et sélectionne des crus pour les importateurs américains ; elle donne des cours, des conférences. Elle se dit citoyenne du monde, et se sent bien partout ; mais elle me confie qu'elle m'envie un peu d'avoir des racines et d'y tenir. Elle est plus âgée que je le croyais : elle a trente-sept ans. Elle n'est pas mariée, mais je n'ose pas lui demander si elle a un boy-friend.

Je n'étais jamais entré dans un tel hôtel, un vrai palace. Des employés en uniforme se précipitèrent pour ouvrir les portes de notre taxi, et chargèrent avec déférence nos bien minces bagages sur un chariot. Le réceptionniste accueillit Irène avec un respect mêlé de familiarité :

« Mademoiselle Volt, quel plaisir de vous revoir ! Votre chambre habituelle, je suppose ? Faudra-t-il mettre un lit d'appoint pour le jeune homme ? »

A priori, je dois repartir avec ma mère, mais on ne sait jamais ; Irène a accepté le lit d'appoint. On nous conduit dans la chambre où les bagages nous attendent déjà. C'est tellement grand que le petit lit qu'on vient dresser dans une alcôve ne se remarque pas. Il y a des fleurs dans les vases, et un compotier rempli de fraises en signe de bienvenue. Maintenant que la confrontation avec ma mère est toute proche, je sens ma cousine aussi nerveuse que moi. Pendant que je m'attable devant les fraises, elle s'enferme dans la salle de bains ; j'entends couler longuement la douche. Peut-être regrette-t-elle de s'être engagée dans cette histoire qui la concerne si peu. Mais non ! La nuit dernière, je l'ai entendue discuter au téléphone avec mon grand-père, dont je lui avais donné le numéro avant de m'enrouler dans un duvet sur le canapé du salon. Je sais qu'il lui a assuré que Mamie et lui m'accueilleront avec joie, et qu'ils ont les moyens de payer ma scolarité au lycée français, puis des études supérieures. Irène m'a demandé, comme tous les adultes, ce que je voulais faire plus tard. J'ai dû lui avouer que je n'en savais rien. N'importe quoi, ça m'est bien égal, pourvu que ce soit en Inde ! Comme si j'avais consacré tellement d'énergie à vouloir retourner dans mon pays que tout le reste m'était indifférent. Je me vois aussi bien médecin comme mon père, diriger un hôtel comme Papou, que pêcheur dans le Golfe du Bengale et

vendant mes poissons tous les soirs à la criée. Irène a ri et m'a dit que j'étais un poète : c'est peut-être vrai.

Six heures moins dix. Irène sort de la salle de bains, enveloppée dans un peignoir. Elle se détourne et enfle un pantalon et un polo noirs, puis une courte veste cintrée rose pale, qui met en valeur sa taille fine et sa peau mate ; elle chausse des escarpins à très hauts talons. Elle m'examine :

« Tipû, va te laver les dents, te peigner. Et change de T-shirt, celui-ci est fripé. »

Six heures moins cinq. Nous descendons.

Ma mère est déjà là, assise à l'écart au fond du vaste lobby. Seule. Ouf ! J'avais peur qu'elle ne vienne avec Damodar, ou bien Pravîr, ou encore les deux à la fois. Je vois, à ses paupières bistrées et à ses yeux gonflés, qu'elle a dû beaucoup pleurer. Je veux me précipiter dans ses bras mais elle me repousse. Nous nous asseyons tous les trois autour de la table basse, tandis qu'un serveur vient nous apporter la carte du salon de thé. Irène interrompt son geste et commande tout de suite du thé de Darjeeling et un coca pour moi. Elle se présente plus longuement qu'elle ne l'avait fait la veille au téléphone, explique sa place dans l'arbre généalogique des Voltaire, cherchant quelquefois ses mots. Ma mère pousse un petit cri : elle vient de s'apercevoir qu'elles discuteraient plus facilement en anglais. A partir de cet instant, je n'ai plus compris grand-chose, elles parlaient beaucoup trop vite pour moi. Ma mère se lançait dans de grandes tirades où revenaient sans cesse les mots "responsibility" et "mother" ; Irène répondait plus posément de courtes phrases, mais que l'accent nasal américain rendait inintelligibles sans les sous-titres. Je décelai quand même plusieurs fois les mots "nostalgia" et "roots", qui veut dire *racines*. Au début, ma mère semblait très en colère, mais, peu à peu, elle se calma, et écouta les arguments d'Irène. Enfin, elle se tourna vers moi, et m'interrogea en français :

« Tipû, tu me promets de téléphoner au moins deux fois par semaine, et de venir en France tous les étés ? »

J'avais gagné.

Je partirai dans un mois, juste après le mariage. D'ici là, je retourne au collège ; de toute manière, que puis-je faire d'autre ? J'ai demandé un rendez-vous au principal, et je lui ai tout expliqué. Il m'approuve : il connaît de réputation le lycée français de Pondichéry et pense que j'y ferai de bien meilleures études. Ça, je le sais déjà, merci ! Je lui avoue mon incompréhension : comment en est-on arrivé là ? Pourquoi fait-on semblant de ne rien voir, d'ignorer la situation ? Suis-je le seul à voir clair parce que je viens d'ailleurs ? Parce que, tout en étant Français, je suis un étranger ? Et pourtant, bien qu'à moitié étranger, je suis davantage Français que la plupart de mes camarades français, les babtous, les Français de souche, qui ne savent plus rien, ne veulent rien apprendre, et se glorifient de leur ignorance ! Pas étonnant que les élèves étrangers ne s'intègrent pas ! S'intégrer dans quoi ? Adhérer à quelles valeurs ? S'il n'y en a plus, il reste encore la loi de la jungle : elle fonctionne très bien. La préhistoire, le retour ! Monsieur Touriel soupire. Il ne peut pas me servir le discours officiel, l'ombre de Célia est entre nous et sait lui rappeler que tout va mal. C'est un trop brave homme pour s'en sortir par la pirouette habituelle : puisque nous ne pouvons rien pour remédier au chaos, feignons d'en être les organisateurs... Je crois qu'il ne lui reste plus que la prière.

Pendant les cours, je bouquine. Je lis des livres en version bilingue : la conversation à l'hôtel Raphaël m'a fait mesurer ce que j'ai perdu en anglais, comme dans beaucoup d'autres matières... Ce n'est pas en classe que je pourrai rattraper le niveau de Pondy, mais je suis confiant dans mes capacités de travail une fois là-bas. Et quant aux maths haïssables, ma tante Candida sera là pour m'aider. Tout le monde sait maintenant que je pars dans quelques jours. Comme je suis déjà loin dans ma tête, je ne fais plus attention aux quolibets, à la violence ordinaire. D'ailleurs, on me laisse assez tranquille. Nasser, qui n'est pas idiot, et qui sait que je sais, doit me préférer à l'autre bout du monde, et a passé ses consignes : pas touche à Tipû ! Marietou est toute triste ; je lui dis que je lui écrirai, qu'elle n'aura qu'à aller lire mes mails sur les ordinateurs du CDI. Je lui

dis que je reviendrai l'été prochain, et lui jure qu'on l'emmènera avec nous en vacances. Mon départ semble avoir resserré les liens entre mes amis : de cinq, ils vont passer à trois... Je rappelle à Hicham et Dylan de bien veiller sur Marietou, de l'inciter à parler : elle est trop douce et trop timide pour se confier d'elle-même si sa famille la maltraite.

Le lendemain du mariage, je vais faire mes adieux aux deux François-Marie : l'un au Panthéon, l'autre au columbarium du cimetière de Montrouge.

Le surlendemain, je m'envole pour Chennai.

Epilogue

Il y a quatre ans que je suis rentré en Inde. Quatre ans que cette parenthèse française s'est, — presque —, refermée. Tous les matins quand je m'éveille, même si la journée ne s'annonce pas facile, je mesure un bref instant la chance que j'ai d'être ici ; je remercie mentalement tous ceux qui m'ont aidé à réaliser mon vœu, et ma mère qui l'exauça malgré son déchirement. Qu'un soleil déjà brûlant me suffoque au sortir de la maison, ou que les trombes de la mousson transpercent aussitôt mes vêtements, c'est mon pays qui colle à ma peau, trop chaud, trop humide, avec ses senteurs de jasmin, de fruits blets, et d'asphalte fondu. Je sais que je ressemble de plus en plus à mon père, et que pour cette raison je suis tout à la fois la joie et la peine de mes grands-parents ; mais la maison est malgré tout gaie et insouciante, retentissant des disputes et des rires de la tribu Jeanne d'Arc, qui s'est encore accrue d'une petite fille il y a trois ans. Que vais-je faire de ma vie ? Médecin, directeur d'hôtel ou pêcheur en mer, je ne suis toujours pas fixé... J'attends les notes des épreuves de français, et j'espère

qu'elles me donneront pas mal de points d'avance pour le bac scientifique qu'il va bien falloir passer, choix par défaut de ceux qui ne savent pas choisir.

Pendant les vacances d'été, je vais toujours séjourner deux mois en France. J'ai maintenant un petit frère, pour qui je suis une sorte d'oncle, et qui ne parle que le kannada. Autant dire que nous ne communiquons que par gestes ! Parvati entrera en septembre au cours préparatoire, et a laissé tomber son prénom français. Chez mon grand-oncle Jean-Louis, j'ai revu ma cousine Irène, qui m'a invité à venir chez elle en Californie ; je lui ai répondu que j'irai après qu'elle aura rendu visite à sa famille en Inde, ne serait-ce que pour une semaine. L'an dernier, elle est s'est bien rendue à Mumbaï, pour donner une conférence auprès du syndicat des viticulteurs du Maharashtra, alors... Elle me foudroie du regard, mais je sais qu'elle finira par venir.

Tous mes anciens amis sont dispersés. Dylan a changé de famille d'accueil et de zone scolaire ; il est dans un lycée professionnel près d'Amiens. Je communique avec lui par les réseaux sociaux ; il ne me semble pas très heureux. Hicham est parti dans un lycée privé très cher et très strict, car son père veut qu'il réussisse : il le voit bien avocat, ou architecte. Il y a deux ans, après les grandes vacances, Marietou n'est pas revenue du Mali, où elle était retournée pour la première fois depuis son départ pour la France. On lui a fait épouser un cousin, tout avait été arrangé à l'avance.

Cette année, je suis rentré de France plus tôt que d'habitude. Je prépare fiévreusement trois chambres d'amis et un programme de visite des trésors du Tamil Nadu. Tout à l'heure, la cloche va tinter et je me précipiterai au devant de mes hôtes, bousculant ma grand-mère : c'est toute la famille Touriel, qui achève un tour de l'Inde du Sud, et qui reprendra demain l'avion pour Paris, laissant Célia à mes soins. Nous aurons deux semaines de vacances, et puis elle m'accompagnera en classe deux semaines encore, pour mieux s'imprégner de mon petit royaume.

